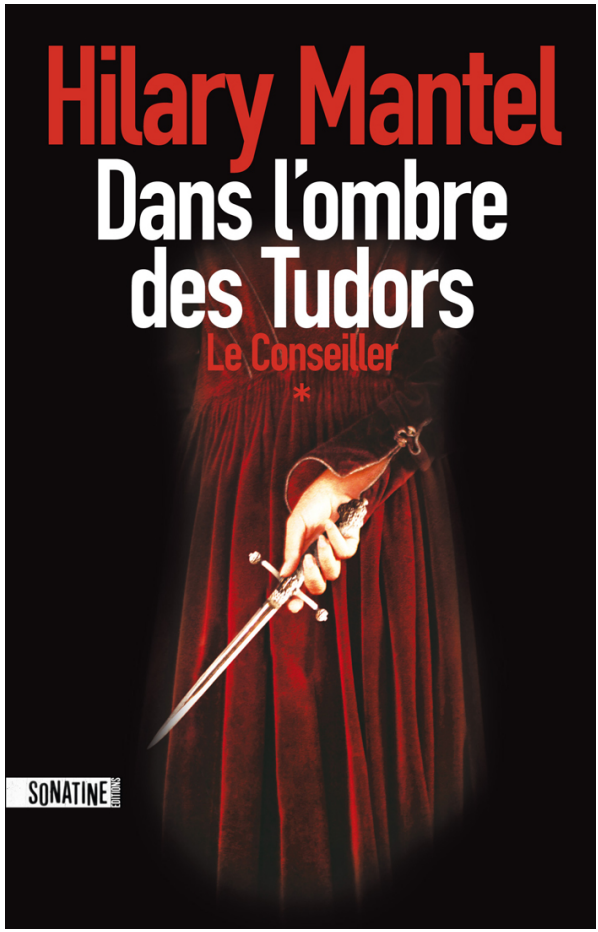

Hilary Mantel
Dans l'ombre des Tudors
Le Conseiller
*
SONATINE EDITIONS

Hilary Mantel

LE CONSEILLER

Tome 1 : Dans l'ombre des Tudors

Traduit de l'anglais
par Fabrice Pointeau

SONATINE EDITIONS

Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre.

Directeur de collection : Arnaud Hofmarcher
Coordination éditoriale : Anne-Claire Andrault

Couverture : Rémi Pépin 2013
Photo couverture : © Jill Battaglia/arcangel-images.com

© Hilary Mantel, 2009

L'Arithmétique de la romancière
par Hilary Mantel
© Hilary Mantel, 2010
Titre original : *Wolf Hall*
Éditeur original : Fourth Estate

© Sonatine, 2013, pour la traduction française
Sonatine Éditions
21, rue Weber
75116 Paris
www.sonatine-editions.fr/

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-35584-171-2

Que ceci soit offert à ma singulière amie Mary Robertson.

DATES CLÉS

1485 Henri Tudor devient roi après avoir vaincu Richard III à Bosworth. Année de naissance probable de Thomas Cromwell.

Env. 1500 Thomas Cromwell rejoint l'armée française.

1503 Thomas Cromwell à la bataille de Garigliano, en Italie.

1509 Henri VIII devient roi, à l'âge de 17 ans, et épouse Catherine d'Aragon, la veuve de son frère.

Env. 1512 Thomas Cromwell, de retour à Londres, s'installe en tant que marchand d'étoffes et avocat ; devient un protégé de Thomas Wolsey, par la suite cardinal et lord-chancelier, et épouse Elizabeth Wykys.

1516 Naissance de Marie Tudor, le seul enfant d'Henri et Catherine à survivre à la petite enfance.

1529 Le cardinal Wolsey tombe en disgrâce et est exilé de la cour après avoir échoué à faire annuler le mariage d'Henri.

1530 Mort de Wolsey. Thomas Cromwell entre au Conseil du roi.

1533 Henri épouse Anne Boleyn.

1534 Henri rompt avec Rome et se proclame chef de l'Église d'Angleterre.

Thomas Cromwell devient secrétaire principal du roi.

Anne et Henri ont une fille, la future Élisabeth I^re^.

1535 Thomas More et l'évêque John Fisher sont exécutés après s'être opposés au nouvel ordre d'Henri.

PERSONNAGES

À Putney, 1500

Walter Cromwell, forgeron et brasseur.
Thomas, son fils.
Bet, sa fille.
Kat, sa fille.
Morgan Williams, mari de Kat.

À Austin Friars, à partir de 1527

Thomas Cromwell, avocat.
Liz Wykys, sa femme.
Gregory, leur fils.
Anne, leur fille.
Grace, leur fille.
Henry Wykys, père de Liz, négociant en laine.
Mercy, sa femme.
Johane Williamson, sœur de Liz.
John Williamson, son mari.
Johane (Jo), leur fille.
Alice Wellyfed, nièce de Cromwell, fille de Bet Cromwell.
Richard Williams, plus tard appelé Richard Cromwell, fils de Kat et Morgan.
Rafe Sadler, clerc principal de Cromwell, élevé à Austin Friars.
Thomas Avery, comptable de la maison.
Helen Barre, femme pauvre recueillie par la famille.
Thurston, cuisinier.
Christophe, serviteur.
Dick Purser, garde-chiens.

À Westminster

Thomas Wolsey, archevêque de York, cardinal, légat papal, lord-chancelier : le protecteur de Thomas Cromwell.
George Cavendish, huissier puis biographe de Wolsey.
Stephen Gardiner, maître de Trinity Hall, secrétaire du cardinal, plus tard secrétaire principal d'Henri VIII : l'ennemi le plus fidèle de Cromwell.
Thomas Wriothesley, greffier du Sceau, diplomate, protégé à la fois de Cromwell et de Gardiner.
Richard Riche, avocat, puis avocat général.
Thomas Audley, avocat, président de la Chambre des communes, lord-chancelier après la démission de Thomas More.

À Chelsea

Thomas More, avocat et érudit, lord-chancelier après la disgrâce de Wolsey.
Alice, son épouse.
Sir John More, son vieux père.
Margaret Roper, sa fille aînée, mariée à Will Roper.
Anne Cresacre, sa belle-fille.
Henry Pattinson, serviteur.

En ville

Humphrey Monmouth, marchand, emprisonné pour avoir abrité William Tyndale, le traducteur de la Bible en anglais.
John Petyt, marchand, soupçonné d'hérésie et emprisonné.
Lucy, son épouse.
John Parnell, marchand, adversaire de longue date de Thomas More.
« Petit » Bilney, érudit brûlé pour hérésie.
John Frith, érudit brûlé pour hérésie.
Antonio Bonvisi, marchand, originaire de Lucques, en Italie.
Stephen Vaughan, marchand à Anvers, ami de Cromwell.

À la cour

Henri VIII.
Catherine d'Aragon, sa première épouse, plus tard connue comme la princesse douairière de Galles.
Marie, leur fille.
Anne Boleyn, sa deuxième épouse.
Mary, sa sœur, veuve de William Carey et ancienne maîtresse d'Henri.
Thomas Boleyn, son père, plus tard comte de Wiltshire et lord du sceau privé : aime se faire appeler « Monseigneur ».
George, frère d'Anne, plus tard lord Rochford.
Jane Rochford, épouse de George.
Thomas Howard, duc de Norfolk, oncle d'Anne.
Mary Howard, sa fille.
Mary Shelton, dame de compagnie.
Jane Seymour, dame de compagnie.
Charles Brandon, duc de Suffolk, vieil ami d'Henri, marié à sa sœur Mary.
Henry Norris, gentilhomme au service du roi.
Francis Bryan, gentilhomme au service du roi.
Francis Weston, gentilhomme au service du roi.
William Brereton, gentilhomme au service du roi.
Nicholas Carew, gentilhomme au service du roi.
Mark Smeaton, musicien.
Henry Wyatt, courtisan.
Thomas Wyatt, son fils.
Henry Fitzroy, duc de Richmond, fils illégitime du roi.
Henry (Harry) Percy, comte de Northumberland.

Le clergé

William Warham, vieil archevêque de Canterbury.

Cardinal Campeggio, émissaire du pape.

John Fisher, évêque de Rochester, conseiller légal de Catherine d'Aragon.

Thomas Cranmer, érudit de Cambridge, évêque réformiste de Canterbury, successeur de Warham.

Hugh Latimer, prêtre réformiste, par la suite évêque de Worcester.

Rowland Lee, ami de Cromwell, par la suite évêque de Coventry et de Lichfield.

À Calais

Lord Berners, gouverneur, érudit et traducteur.

Lord Lisle, nouveau gouverneur.

Honor, son épouse.

William Stafford, attaché à la garnison.

À Hatfield

Lady Bryan, mère de Francis, en charge de la jeune princesse Élisabeth.

Lady Anne Shelton, tante d'Anne Boleyn, en charge de l'ancienne princesse, Marie.

Les ambassadeurs

Eustache Chapuys, diplomate originaire de Savoie, ambassadeur à Londres de l'empereur Charles Quint.

Jean de Dinteville, ambassadeur de François I^er^.

Les prétendants au trône de la maison de York

Henry Courtenay, marquis d'Exeter, descendant d'une des filles d'Édouard IV.

Gertrude, son épouse.

Margaret Pole, comtesse de Salisbury, nièce d'Édouard IV.

Lord Montague, son fils.

Geoffrey Pole, son fils.

Reginald Pole, son fils.

La famille Seymour à Wolf Hall

Le vieux sir John, qui a une liaison avec l'épouse de son fils aîné, Edward.

Edward Seymour, son fils.

Thomas Seymour, son fils.

Jane, sa fille : à la cour.

Lizzie, sa fille, mariée au gouverneur de Jersey.

William Butts, médecin.

Nikolaus Kratzer, astronome.

Hans Holbein, artiste.

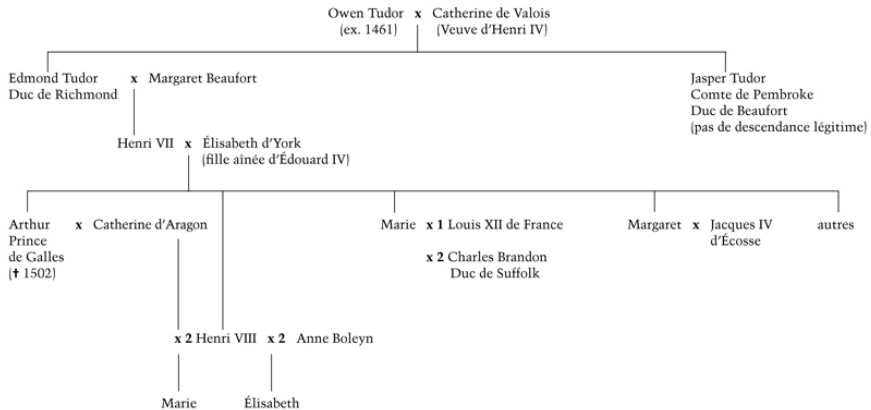
Sexton, idiot de Wolsey.

Elizabeth Barton, prophétesse.

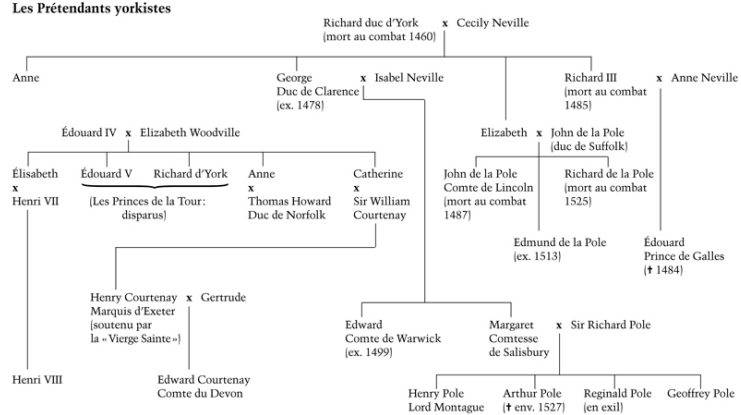
Tous les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. *(N.d.T)*

L'orthographe anglaise des noms a été conservée, à l'exception de ceux des membres de la famille royale, qui sont donnés dans leur version francisée.

Les Tudors


Owen Tudor (ex. 1461) x Catherine de Valois (Veuve d'Henri IV)
Edmond Tudor Duc de Richmond x Margaret Beaufort
Jasper Tudor Comte de Pembroke Duc de Beaufort (pas de descendance légitime)
Henri VII x Élisabeth d'York (fille aînée d'Édouard IV)
Arthur Prince de Galles († 1502) x Catherine d'Aragon
Marie x 1 Louis XII de France
x 2 Charles Brandon Duc de Suffolk
Margaret x Jacques IV d'Écosse
autres
x 2 Henri VIII x 2 Anne Boleyn
Marie
Élisabeth

Les Prétendants yorkistes


Richard duc d'York (mort au combat 1460)
x Cecily Neville
Anne
George Duc de Clarence (ex. 1478)
x Isabel Neville
Richard III (mort au combat 1485)
x Anne Neville
Édouard IV x Elizabeth Woodville
Elizabeth x John de la Pole (duc de Suffolk)
Élisabeth x Henri VII
Édouard V
Richard d'York
(Les Princes de la Tour: disparus)
Anne x Thomas Howard Duc de Norfolk
Catherine x Sir William Courtenay
John de la Pole Comte de Lincoln (mort au combat 1487)
Richard de la Pole (mort au combat 1525)
Edmund de la Pole (ex. 1513)
Édouard Prince de Galles († 1484)
Henry Courtenay Marquis d'Exeter (soutenu par la « Vierge Sainte ») x Gertrude
Edward Comte de Warwick (ex. 1499)
Margaret Comtesse de Salisbury x Sir Richard Pole
Henri VIII
Edward Courtenay Comte du Devon
Henry Pole Lord Montague
Arthur Pole († env. 1527)
Reginald Pole (en exil)
Geoffrey Pole

Si Édouard IV était illégitime, les Pole, qui descendaient de George le Duc de Clarence, étaient les prétendants les mieux placés.

Il y a trois sortes de scènes : la première qu'on appelle tragique, la deuxième comique, la troisième satyrique. Leurs décorations sont très différentes pour diverses raisons : la scène tragique est décorée de colonnes, de frontons, de statues et d'autres éléments dignes d'un roi ; la scène comique représente des maisons particulières avec des balcons et des fenêtres dont la disposition imite celle des bâtiments ordinaires ; la scène satyrique est ornée d'arbres, de grottes, de montagnes et de tout ce qui compose un paysage.

VITRUVE, *De Architectura*,
« Des théâtres des Grecs », vers 25 av. J.-C.

Voici les noms des interprètes :

Félicité
Liberté
Mesure
Magnificence
Fantaisie
Expression feinte
Ruse
Espoir
Réparation
Circonspection
Persévérance
Connivence masquée
Tromperie courtoise
Folie
Adversité
Pauvreté
Désespoir
Malice

Magnificence, interlude
John SKELTON, vers 1520

PREMIÈRE PARTIE

I

À travers la mer étroite

Putney, 1500

« Maintenant, lève-toi. »

Terrassé, hébété, silencieux, il est à terre, étendu de tout son long sur les pavés de la cour. Sa tête pivote sur le côté, ses yeux se tournent vers le portail, comme si quelqu'un allait lui venir en aide. Un seul coup, correctement asséné, suffirait désormais à l'achever.

Depuis l'entaille qu'il a à la tête – résultat du premier assaut de son père – du sang ruisselle sur son visage. Ajoutez à cela que son œil gauche est aveugle ; mais s'il plisse le droit, il peut voir que la couture de la botte de son père s'est défaite. La ficelle s'est arrachée du cuir, et un nœud dur dans la ficelle a accroché son sourcil et ouvert une autre entaille.

« Lève-toi ! » rugit Walter, se demandant où il pourrait maintenant le frapper.

Il soulève la tête de quelques centimètres et rampe sur le ventre, tentant de ne pas exposer ses mains, car Walter aime les piétiner.

« Tu es une anguille ou quoi ? » demande son père.

Il recule en trottinant, prend son élan et assène un nouveau coup de pied.

Celui-là lui coupe le souffle, et il songe que c'est peut-être le dernier. Son front retombe sur le sol ; il gît par terre, attendant que Walter lui saute dessus. La chienne, Bella, aboie dans de la remise où elle est enfermée. Ma chienne me manquera, pense-t-il. La cour sent la bière et le sang. Quelqu'un crie, près des quais. Rien ne fait mal, ou peut-être est-ce tout qui fait mal, car il ne parvient pas à isoler une seule douleur distincte. Mais il sent le froid, à un endroit précis : à travers sa pommette qui repose sur les pavés.

« Regarde, regarde ! » beugle Walter. Il sautille sur un pied, comme

s'il dansait. « Regarde ce que j'ai fait. J'ai bousillé ma botte en te donnant un coup de pied dans la tête ! »

Lentement. Avance lentement. Qu'importe qu'il te traite d'anguille, de ver ou de serpent. Tête baissée, ne le provoque pas. Il a le nez plein de sang et doit ouvrir la bouche pour respirer. Son père est momentanément distrait par la perte de sa chère botte, ce qui lui laisse le loisir de vomir.

« C'est ça ! hurle Walter. Dégueule partout ! » Dégueule partout sur mes chers pavés. « Allez, garçon, debout. Lève-toi. Par le sang du Christ rampant, mets-toi debout ! »

Le Christ rampant ? songe-t-il. Que veut-il dire ? Sa tête pivote sur le côté, ses cheveux se mêlent à son vomi, la chienne aboie, Walter rugit et des cloches carillonnent de l'autre côté de la rivière. Il a une sensation de mouvement, le sol crasseux semble se dérober et osciller sous lui comme la Tamise. Il expulse l'air de ses poumons, pousse un dernier grand râle. Il entend quelqu'un dire à Walter, tu l'as tué cette fois. Mais il se bouche les oreilles, ou Dieu les bouche à sa place. Il est entraîné par le courant, sur une grande vague noire.

La première chose dont il se souvient ensuite : il est près de midi et il est appuyé au montant de la porte de la taverne *Pegasus the Flying Horse*. Sa sœur Kat arrive de la cuisine avec un plateau de tourtes chaudes entre les mains. En le voyant, elle le lâche presque, la bouche béante de stupéfaction.

« Regarde-toi !

– Kat, ne crie pas, ça me fait mal. »

Elle appelle son mari en beuglant : « Morgan Williams ! » Elle cherche de l'aide autour d'elle, les yeux enfiévrés, le visage rougi par la chaleur du four. « Viens prendre ce plateau ! Corbleu, où êtes-vous tous passés ? »

Il tremble de la tête aux pieds, exactement comme Bella la fois où elle est tombée du bateau.

Une fille arrive en courant.

« Le maître est parti en ville.

– Je le sais, idiote. » La vue de son frère l'a mise dans un tel état qu'elle avait en fait complètement oublié. Elle tend le plateau à la fille. « Si tu les laisses à un endroit où les chats peuvent les voler, je te flanquerai une telle raclée que tu verras des étoiles. »

Maintenant que ses mains sont vides, elle les joint un moment en une fervente prière.

« Tu t'es encore battu, ou est-ce que c'était ton père ? »

Oui, dit-il, acquiesçant vigoureusement, faisant jaillir des gouttes de sang de son nez ; oui, répète-t-il, montrant ses ecchymoses, comme pour dire : c'est Walter qui m'a fait ça. Kat demande une bassine, de l'eau, un chiffon, elle ordonne à Satan de venir, sur-le-champ, et de reprendre avec lui son suppôt Walter. « Assieds-toi avant de tomber. » Il tente d'expliquer qu'il vient de se relever. Dans la cour. Ç'a pu se passer il y a une heure, ou peut-être une journée, et, pour autant qu'il

sache, aujourd'hui pourrait être demain ; sauf que s'il était resté étendu dehors toute une journée, Walter l'aurait sûrement achevé sous prétexte qu'il était en travers de son chemin, ou alors ses plaies auraient séché, et il aurait désormais mal partout et serait presque incapable du moindre mouvement ; il a assez goûté aux poings de Walter pour savoir que le deuxième jour peut être pire que le premier.

« Assieds-toi. Ne parle pas », dit Kat.

Quand la bassine arrive, elle se tient au-dessus de lui et se met au travail, tamponnant son œil fermé, progressant par petits cercles jusqu'à atteindre la bordure de ses cheveux. Elle respire difficilement et sa main libre est posée sur l'épaule de son frère. Elle jure tout bas, parfois elle pleure, et elle lui frotte la nuque en murmurant : « Là, chut, là », comme si c'était lui qui pleurait. Il a l'impression de flotter, et qu'elle le retient au sol ; il aimerait mettre son bras autour d'elle, enfoncer son visage dans son tablier, et rester là à écouter son cœur battre. Mais il ne veut pas la salir, tacher ses vêtements avec son sang.

Quand Morgan Williams arrive, il porte son beau manteau de ville. Il a une tête de Gallois, une expression pugnace : il est clair qu'il a appris la nouvelle. Il se tient à côté de Kat, les yeux baissés, cherchant ses mots ; puis il s'écrie :

« Tu vois ! » Il serre le poing, et l'agite trois fois en l'air. « Voilà ! dit-il. Voilà à quoi il aurait droit. Walter. Voilà à quoi il aurait droit. De ma part.

– Écarte-toi, lui conseille Kat. Tu ne veux pas de morceaux de Thomas sur ton beau manteau. »

Et Thomas non plus ne veut pas laisser de morceaux de lui sur Morgan, alors il s'écarte.

« Moi, ça m'est égal, mais regarde-toi, garçon. Tu pourrais démolir cette brute dans un combat loyal.

– Ce n'est jamais un combat loyal, déclare Kat. Habituellement il arrive par-derrière, avec quelque chose dans la main, n'est-ce pas, Thomas ?

– Cette fois-ci, on dirait que c'était une bouteille en verre, observe Morgan Williams. Est-ce que c'était une bouteille ? »

Il secoue la tête. Son nez se remet à saigner.

« Ne fais pas ça, frère », dit Kat.

Elle a les mains couvertes de sang ; elle les essuie sur son tablier, met du sang partout. Il aurait finalement aussi bien fait d'y poser la tête.

« Je suppose que tu n'as pas vu, demande Morgan, ce qu'il brandissait exactement ?

– C'est tout l'intérêt d'une attaque par-derrière, réplique Kat. Espèce de magistrat du dimanche. Écoute, Morgan, veux-tu que je te parle de mon père ? Il prend la première chose qui lui tombe sous la main. C'est parfois une bouteille, certes. Je l'ai vu faire avec ma mère. Même avec notre petite Bet, que je l'ai vu frapper à la tête. Il m'est aussi arrivé de ne *pas* le voir, ce qui est encore pire car, dans ce cas, c'est que les coups m'étaient destinés.

– Je me demande dans quelle famille j'ai mis les pieds », lance Morgan Williams.

Mais en réalité, c'est une simple façon de parler ; certains hommes reniflent constamment, certaines femmes ont toujours la migraine : Morgan Williams, lui, se répète inlassablement cette même question. Le garçon ne l'écoute pas ; il se dit, si mon père a fait ça à ma mère, qui est morte depuis bien longtemps, alors peut-être l'a-t-il tuée ? Non, il aurait sûrement payé pour ça : Putney est peut-être sans loi, mais on n'assassine pas impunément. Désormais, c'est Kat qui lui fait office de mère : elle pleure pour lui, lui masse la nuque.

Il ferme les yeux ; essaie de les rouvrir en même temps. « Kat, demande-t-il, j'ai toujours mon œil, n'est-ce pas ? Parce que je n'y vois rien. » Oui, oui, oui, répond-elle, pendant que Morgan Williams continue d'essayer de comprendre ce qui s'est passé, et avec quel objet le garçon a été frappé. Il penche pour un objet dur, assez lourd, coupant, mais peut-être pas une bouteille *brisée*, autrement Thomas aurait aperçu son bord tranchant avant que Walter ne lui fende l'arcade en cherchant à l'aveugler. Thomas entend Morgan élaborer sa théorie et il voudrait lui parler de la botte, du nœud, du nœud dans la ficelle, mais ouvrir la bouche semble demander trop d'efforts comparé au moindre bénéfice qu'il y aurait à mettre les choses au clair. Dans l'ensemble, il est d'accord avec les conclusions de Morgan ; il essaie de hausser les épaules, mais ça lui fait si mal, il se sent si broyé et désarticulé qu'il se demande s'il a le cou brisé.

« Quoi qu'il en soit, dit Kat, qu'as-tu donc fait, Tom, pour le rendre si furieux ? D'ordinaire, il ne cherche pas la bagarre avant la tombée de la nuit, du moins pas sans une bonne raison.

– C'est vrai, renchérit Morgan Williams, avait-il une raison ?

– Hier. Je me suis battu.

– Tu t'es battu hier ? Et contre qui, grands dieux, t'es-tu battu ?

– Je ne sais pas. »

Le nom de son adversaire – de même que le motif de la bagarre – lui est sorti de la tête ; et il a l'impression que, ce faisant, cela lui a arraché un bout de crâne. Il se touche la tête, précautionneusement. Une bouteille ? Possible.

« Oh, s'écrie Kat, ils se battent tout le temps. Les garçons. Près de la rivière.

– Soit. Maintenant, dis-moi si j'ai bien compris, reprend Morgan. Hier, il rentre à la maison avec ses vêtements déchirés et les poings écorchés, et son père lui dit, qu'est-ce que c'est que ça, tu t'es battu ? Puis il attend une journée avant de le frapper avec une bouteille. Et après il l'assomme dans la cour, il le roue de coups de pied, il lui martèle tout le corps avec une planche de bois qui traînait là…

– Il a fait ça ?

– On en parle dans toute la paroisse ! Ils m'attendaient tous sur le quai pour me raconter, ils s'égosillaient avant même que j'aie amarré le bateau. Morgan Williams, écoute, le père de ta femme a battu Thomas et il a rampé agonisant jusque chez sa sœur, ils ont appelé le

prêtre… As-tu appelé le prêtre ?

– Oh, vous autres, Williams ! s'écrie Kat. Vous vous croyez si importants, par ici. Les gens font la queue pour vous raconter des choses, mais pourquoi, d'après toi ? Parce que vous gobez n'importe quoi.

– Mais tout était vrai ! hurle Morgan. Ou presque ! Hein ? Si on met de côté le prêtre. Et le fait qu'il n'est pas encore mort.

– Tu feras un bon magistrat, pour sûr, réplique Kat, vu que tu n'es pas fichu de faire la différence entre un cadavre et mon frère.

– Quand je serai magistrat, je mettrai ton père directement au pilori. Lui donner une amende ? Aucune amende ne suffirait. À quoi bon donner une amende à quelqu'un qui ira dépouiller ou escroquer de la même somme le premier innocent qui croisera son chemin ? »

Thomas gémit : il essaie de le faire sans les importuner.

« Là, là, là, murmure Kat.

– Il me semble que les magistrats en ont plus qu'assez de ton père, poursuit Morgan. Quand il ne dilue pas sa bière avec de l'eau, il laisse ses bêtes paître illégalement sur le terrain communal, quand il ne saccage pas le terrain communal, il attaque un agent de la paix, quand il n'est pas ivre, il est ivre mort, et s'il ne meurt pas avant son heure, c'est qu'il n'y a pas de justice dans ce monde.

– C'est bon, tu as fini ? » demande Kat. Elle se tourne de nouveau vers son frère. « Tom, tu ferais bien de rester avec nous. Morgan Williams, qu'est-ce que tu en dis ? Il pourra accomplir les tâches pénibles, quand il sera guéri. Il pourra faire les comptes à ta place, il connaît les additions et… comment s'appelle l'autre chose, déjà ? D'accord, ne te moque pas de moi, tu crois que j'ai eu le temps d'apprendre à compter, avec un père pareil ? Si je suis capable d'écrire mon nom, c'est grâce à Tom.

– Il ne sera, dit-il. Pas d'accord. »

C'est tout ce qu'il parvient à prononcer : des phrases courtes, simples, déclaratives.

« Pas d'accord ? Il devrait surtout avoir honte », réplique Morgan.

Kat dit : « Dieu n'a pas octroyé cette faculté à mon père. »

Il dit : « Parce que. À quelques kilomètres seulement. Il peut facilement.

– Venir te chercher ? Qu'il essaie. »

Morgan lève de nouveau le poing : son petit poing de Gallois nerveux.

Après que Kat a fini de le nettoyer et que Morgan Williams a cessé de fanfaronner et de reconstituer l'agression, il s'allonge une heure ou deux pour récupérer. Pendant ce temps, Walter arrive avec une de ses connaissances, ce qui occasionne bon nombre de cris et de coups de pied dans les portes, qui lui parviennent de façon étouffée, comme dans un rêve. La question qui le préoccupe désormais est : que vais-je faire si je dois quitter Putney ? Ceci est en partie dû au fait que ses souvenirs de la bagarre de la veille sont en train de lui revenir, et qu'il

croit se rappeler la présence d'un couteau : s'il a été utilisé, ce n'était pas contre lui, alors s'en serait-il lui-même servi ? Tout est confus dans son esprit. En revanche, ce qui est clair, c'est ce qu'il pense de Walter : j'en ai assez. S'il s'en prend encore à moi, je le tue, et si je le tue, on me pendra, et si je dois finir pendu, je veux que ce soit pour une meilleure raison.

Au rez-de-chaussée, des éclats de voix. Il ne distingue pas chaque mot. Morgan dit, cette fois-ci, c'en est trop. Kat revient sur sa proposition de garder Thomas chez eux, car Morgan Williams dit : « Walter débarquera toujours ici, n'est-ce pas ? Et il dira : "Où est Tom, renvoyez-le à la maison, qui a payé le foutu prêtre pour lui apprendre à lire et à écrire, moi, et c'est toi qui en tires tous les bénéfices maintenant, espèce de Gallois suceur de poireau." »

Il descend au rez-de-chaussée. Morgan lui lance d'un ton enjoué : « Tu as bonne mine, vu ce qui t'est arrivé. »

La vérité concernant Morgan Williams – et il ne l'en aime ni plus ni moins – la vérité, c'est qu'il ne flanquera jamais une raclée à son beau-père. De fait, Morgan a peur de Walter, comme beaucoup de gens à Putney – et aussi à Mortlake, et à Wimbledon.

Il annonce : « Je m'en vais. »

Kat rétorque : « Tu dois rester cette nuit. Tu sais que le deuxième jour est le pire.

– Qui frappera-t-il quand je ne serai pas là ?

– Ça ne nous regarde pas, répond Kat. Bet est mariée et tirée d'affaire, Dieu merci. »

Morgan Williams déclare : « Si Walter était mon père, je te le dis, je m'en irais de ce pas. » Il marque un temps. « D'ailleurs, nous avons économisé un peu d'argent. »

Une pause.

« Je vous rembourserai. »

Morgan réplique en riant, soulagé : « Et comment t'y prendras-tu, Tom ? »

Il ne sait pas. Il peine à respirer, mais ça ne veut rien dire, c'est simplement parce qu'il a du sang séché dans les narines. Son nez n'a pas l'air cassé : il le palpe pour s'en assurer, et Kat dit, attention, c'est un tablier neuf. Elle esquisse un sourire peiné, elle ne veut pas qu'il parte, mais elle ne va pas contredire Morgan Williams, n'est-ce pas ? Les Williams sont des gens importants, à Putney, à Wimbledon. Morgan est fou d'elle ; il lui rappelle parfois qu'elle a des employées pour faire la cuisine et brasser la bière, alors pourquoi ne va-t-elle pas se reposer et coudre à l'étage comme une lady, et prier pour sa réussite lorsqu'il se rend à Londres en manteau de ville pour conclure quelques affaires ? Deux fois par jour elle pourrait faire le tour du *Pegasus* dans une belle robe et remettre en ordre ce qui ne l'est pas : c'est ce que pense Morgan. Et même si, pour autant qu'il sache, elle travaille toujours aussi dur que lorsqu'elle était enfant, il devine qu'elle apprécie ses exhortations à se reposer et à se comporter comme une lady.

« Je vous rembourserai, répète-t-il. Je pourrais devenir soldat. Je pourrais vous envoyer une partie de ma solde et je rapporterais peut-être un butin. »

Morgan dit : « Mais il n'y a pas de guerre.

– Il y en aura une quelque part, réplique Kat.

– Ou alors je pourrais être mousse. Mais, pour Bella : vous croyez que je devrais aller la chercher ? Elle hurlait. Il l'avait enfermée.

– Il avait peur qu'elle lui morde les orteils ? » demande Morgan.

Il aime se moquer de Bella.

« J'aimerais l'emmener avec moi.

– J'ai déjà entendu parler de chats de navire, mais jamais de chiens de navire.

– Elle est toute petite.

– Elle ne passera jamais pour un chat, dit Morgan en riant. Et puis tu es trop robuste pour être mousse. Ils doivent grimper aux gréements comme des petits singes. As-tu déjà vu un singe, Tom ? Tu feras un meilleur soldat. Sois honnête, tel père tel fils, tu n'as pas été le dernier servi quand Dieu a distribué les poings.

– Bon, fait Kat. Voyons voir si nous nous comprenons bien. Tom se bat. Pour le punir, son père s'approche en douce par-derrière et le frappe avec un objet, quelque chose de lourd et probablement tranchant, et après, quand il est au sol, il lui arrache presque l'œil, lui donne des coups de pied dans les côtes, le frappe avec une planche de bois qu'il a sous la main, lui esquinte tellement le visage que si je n'étais pas sa sœur, j'aurais eu du mal à le reconnaître : et la réponse de mon mari c'est, Thomas, deviens soldat, va arracher un œil à quelqu'un que tu ne connais pas, donne-lui des coups de pied dans les côtes, tue-le et fais-toi payer pour ça.

– C'est toujours mieux, réplique Morgan, qu'aller se battre sur les quais sans le moindre profit pour qui que ce soit. Regarde-le. Si ça dépendait de moi, je déclarerais une guerre rien que pour l'enrôler. »

Morgan sort sa bourse. Il pose quelques pièces sur la table : clac, clac, clac, avec une lenteur calculée.

Lui effleure sa pommette. Elle est contusionnée, intacte : mais si froide.

« Écoute, dit Kat, nous avons grandi ici, il y a probablement des gens qui accepteraient d'aider Tom… »

Morgan lui lance un regard éloquent qui dit : crois-tu qu'il y ait beaucoup de gens qui aimeraient se mettre Walter Cromwell à dos ? Qu'il vienne défoncer leur porte ? Et elle répond, comme s'il avait parlé à voix haute : « Non. Peut-être pas… Peut-être pas. Tom, crois-tu que ce soit ce qu'il y a de mieux pour toi ? »

Il se lève.

Elle dit : « Morgan, regarde-le, il ne devrait pas partir ce soir.

– Si, réplique Tom. Dans une heure il sera ivre et il reviendra. Il mettra le feu à la maison s'il me croit à l'intérieur.

Morgan demande : « As-tu tout ce qu'il te faut pour la route ? »

Il voudrait se tourner vers Kat et répondre non.

Mais elle a détourné le visage et pleure. Elle ne pleure pas pour lui, car personne, pense-t-il, ne pleurera jamais pour lui, Dieu ne l'a pas créé pour cela. Elle pleure pour l'idée qu'elle se fait de la vie : le dimanche après l'église, toutes les sœurs, les belles-sœurs, les femmes s'embrassant et se congratulant, chacune réprimandant affectueusement les enfants des autres en caressant leurs petites têtes rondes, les femmes comparant leurs bébés et se les passant de mains en mains pendant que les hommes rassemblés parlent affaires et discutent de laine, de fil, de longueurs, de transport, de ces foutus Flamands, des droits de pêche, du brassage, du rendement annuel, échangent de petites informations opportunes, une faveur contre une autre, de petits pots-de-vin, de petits services, mon avocat affirme que… Voilà comment ça devrait être quand on est l'épouse de Morgan Williams, vu que les Williams sont une famille importante à Putney… Mais ça n'est pas comme ça. Walter a tout gâché.

Précautionneusement, péniblement, il se redresse. Chaque partie de son corps le fait désormais souffrir, mais pas autant que demain. Le troisième jour, les bleus apparaissent et il faut trouver quelque chose à répondre aux gens qui demandent comment on se les est faits. Il sera alors loin d'ici, et il est vraisemblable que personne ne l'interrogera, car personne ne le connaîtra et ne se souciera de lui. Ils croiront que c'est son habitude d'avoir le visage en bouillie.

Il ramasse les pièces et dit : « *Hwyl, Morgan Williams. Diolch am yr arian.* » Merci pour l'argent. « *Gofalwch am Katheryn. Gofalwch am eich busnes. Wela i chi eto rhywbryd. Pow lwc.* »

Veille sur ma sœur. Veille sur tes affaires. Nous nous reverrons.

Morgan Williams le regarde fixement.

Thomas sourit presque ; il le ferait vraiment si son visage ne risquait de se déchirer. Tout ce temps qu'il a passé chez les Williams : croyaient-ils qu'il venait juste pour se faire offrir à dîner ?

« *Pow lwc* », répond doucement Morgan. Bonne chance.

Il dit : « Si je suis la rivière, ça me mènera quelque part ?

– Où veux-tu aller ?

– À la mer. »

Pendant un moment, Morgan Williams semble désolé qu'ils en soient arrivés là.

Il demande : « Ça va aller, Tom ? » Puis ajoute : « Je te promets que si Bella vient te chercher, je ne la renverrai pas chez elle le ventre vide. Kat lui donnera une tourte. »

Il doit faire durer son argent. Il pourrait travailler en chemin ; mais il a peur d'être repéré, et que Walter le rattrape grâce à ses contacts et à ses amis, le genre d'hommes qui vendraient père et mère en échange d'un verre. Il commence par envisager de se glisser à bord de l'un des navires de contrebande en partance de Barking ou de Tilbury. Mais il songe alors que c'est en France qu'il y a la guerre. Quelques personnes à qui il s'adresse – il parle très facilement aux inconnus – sont du même avis. Ce sera donc Douvres. Il se met en route.

Si vous aidez à charger une charrette, vous pouvez, la plupart du temps, espérer être du voyage. Il en arrive à la conclusion que les gens ne sont pas doués pour charger leur charrette. Des hommes qui essaient de passer tout droit à travers une porte étroite en portant une large malle en bois. Une simple rotation de l'objet résout de nombreux problèmes. Et il y a les chevaux. Il a toujours été proche des chevaux, même des plus effarouchés, car les matins où Walter ne cuvait pas la bière très alcoolisée qu'il gardait pour lui et ses amis, il s'adonnait à son deuxième métier : forgeron ; et que ce soit à cause de sa mauvaise haleine, ou de sa voix tonitruante, ou de son attitude générale, même les chevaux qui avaient besoin d'être ferrés s'ébrouaient et cherchaient à s'éloigner du feu. Les bêtes tremblaient, leurs sabots accrochaient les mains de Walter ; alors Thomas devait leur tenir la tête et leur parler tout en caressant la zone entre leurs oreilles, qui était aussi douce que du velours, leur disant que leur mère les aimait et qu'elle pensait encore à eux, et que Walter en aurait bientôt fini.

Il reste environ une journée sans manger ; ça fait trop mal. Mais lorsqu'il atteint Douvres, la grosse entaille sur son cuir chevelu s'est refermée et, à l'intérieur de son corps, ses organes endoloris sont, pense-t-il, réparés : reins, poumons et cœur.

Il devine, à la manière dont les gens le regardent, que son visage est toujours tuméfié. Morgan Williams l'a examiné avant son départ : dents miraculeusement toujours dans sa bouche, et deux yeux qui, miraculeusement, voient toujours. Deux bras, deux jambes : que demander de plus ?

Il fait le tour des docks en demandant aux gens, savez-vous où il y a une guerre en ce moment ?

Chaque homme à qui il pose cette question observe son visage, recule et répond : « Vous devez mieux le savoir que moi ! »

Ils sont si amusés par leur répartie, rient tellement de leur mot d'esprit, qu'il continue de demander, rien que pour leur faire plaisir.

Étonnamment, il s'avère qu'il va quitter Douvres plus riche qu'il n'y est arrivé. Il a observé un joueur de bonneteau et, après avoir appris l'astuce, s'y est mis à son tour. Comme ce n'est qu'un garçon, les gens s'arrêtent pour tenter leur chance. À leurs risques et périls.

Il additionne ce qu'il possède et ce qu'il a dépensé. Déduit la petite somme que lui a coûté une brève étreinte avec une demoiselle de la nuit. Pas le genre de chose qu'on pourrait faire à Putney, Wimbledon ou Mortlake. Pas sans que la famille Williams l'apprenne et se mette à parler de vous en gallois.

Il voit trois Hollandais âgés qui se débattent avec leur chargement, et s'approche d'eux pour les aider. Les paquets sont mous et volumineux, des échantillons d'étoffe en laine. Un officier du port leur cause du souci à cause de leurs papiers, leur crie au visage. Il se glisse derrière l'homme, faisant mine d'être un Hollandais un peu rustre, et indique aux marchands avec ses doigts levés qu'un pot-de-vin semblerait approprié en la circonstance. « S'il vous plaît, dit l'un d'eux

à l'officier dans un anglais laborieux, garderiez-vous ces pièces anglaises pour moi ? Je viens de les trouver. » Soudain l'officier est tout sourire. Les Hollandais sont tout sourire ; ils auraient été prêts à payer bien plus encore. En montant à bord ils déclarent : « Le garçon est avec nous. »

En attendant qu'on largue les amarres, ils lui demandent son âge. Il répond dix-huit ans, mais ils s'esclaffent et répondent : enfant, tu mens. Il propose quinze ans, ils confèrent et décident que ça fera l'affaire ; ils le croient plus jeune, mais ne veulent pas l'embarrasser. Ils lui demandent ce qui est arrivé à son visage. Il a le choix entre plusieurs réponses, mais opte pour la vérité. Il ne veut pas qu'ils le prennent pour quelque voleur raté. Ils s'entretiennent à l'écart, puis celui qui est en mesure de traduire se tourne vers lui : « Nous disons que les Anglais sont cruels avec leurs enfants. Et sans pitié. L'enfant doit se lever quand le père entre dans une pièce. Toujours l'enfant doit dire, très correctement, "monsieur mon père" et "madame ma mère". »

Il est surpris. Il y a donc dans ce monde des gens qui ne sont pas cruels envers leurs enfants ? Pour la première fois, le poids qu'il a sur le cœur s'allège un peu ; il pense qu'il pourrait y avoir d'autres endroits, des endroits meilleurs. Il s'ouvre à eux ; il leur parle de Bella, et ils ont l'air navrés, et ils ne disent pas de bêtises comme, tu pourras prendre un autre chien. Il leur parle du *Pegasus*, et de la brasserie de Walter et des amendes qu'il a reçues au moins deux fois l'année passée pour avoir servi de la bière diluée. Il leur explique qu'il reçoit des amendes parce qu'il vole du bois, parce qu'il abat les arbres des autres, et à cause des trop nombreux moutons qu'il fait paître sur le terrain communal. Ils sont intéressés ; ils lui montrent les échantillons de laine et discutent entre eux de leur poids et de leur tissage, se tournant de temps à autre vers lui pour l'inclure et l'instruire. Ils n'ont généralement pas une haute opinion des étoffes anglaises, même si ces échantillons pourraient les faire changer d'avis… Il perd le fil de la conversation lorsqu'ils essaient de lui expliquer la raison de leur voyage à Calais et énumèrent les différentes personnes qu'ils y connaissent.

Il leur explique que son père est aussi forgeron, et celui qui parle anglais demande, intéressé, sais-tu fabriquer un fer à cheval ? Il leur mime à quoi ça ressemble, le métal chaud et un père de mauvaise humeur dans un espace confiné. Ils rient ; ils aiment le voir raconter une histoire. Un bon conteur, déclare l'un d'eux. Avant de quitter le navire, le plus silencieux des trois se lèvera et prononcera un discours étrangement formel auquel chacun acquiescera et que celui qui parle anglais traduira. « Nous sommes trois frères. Voici où nous habitons. Si jamais tu visites notre ville, il y aura un lit et un feu et de la nourriture pour toi. »

Au revoir, leur dira-t-il. Au revoir et bonne chance pour l'avenir. *Hwyl*, marchands d'étoffes. *Gofalwch eich busnes.* Il ne s'arrêtera pas tant qu'il n'aura pas trouvé une guerre.

Il fait froid mais la mer est plate. Kat lui a donné une médaille

sacrée. Il l'a accrochée à son cou avec une ficelle. Elle provoque une sensation glacée sur sa gorge. Il l'ôte, la porte à ses lèvres pour qu'elle lui porte chance, puis la lance. Elle s'enfonce dans l'eau dans un murmure. Il se souviendra de la première fois qu'il a vu le large : une immensité grise et ridée, comme le vestige d'un rêve.

II

Paternité

1527

Donc : Stephen Gardiner. Il sort à l'instant où Cromwell entre. Il fait humide et, pour une nuit d'avril, étonnamment chaud, mais Gardiner porte des fourrures qui ressemblent à des plumes noires, denses et huileuses ; il est debout, passe les mains sur ses vêtements, les resserrant autour de sa longue silhouette droite telles les ailes d'un ange noir.

« En retard », dit maître Stephen d'un ton déplaisant.

Il demeure impassible.

« Moi, ou vous-même ?

– Vous. »

Gardiner attend.

« Des ivrognes sur la rivière. Les bateliers disent qu'on célèbre l'une de leurs saintes patronnes demain.

– Lui avez-vous offert une prière ?

– Je pourrais prier n'importe qui, Stephen, si cela m'assurait d'atteindre la terre ferme.

– Je suis surpris que vous n'ayez pas vous-même pris une rame. Vous avez dû travailler sur la rivière dans votre jeunesse. »

Avec Stephen, c'est toujours la même rengaine. Votre père dépravé. Votre basse extraction. Stephen est lui-même censé être une sorte d'enfant illégitime semi-royal : élevé moyennant finance, comme leur propre enfant, par des gens discrets dans une petite ville. Ce sont des marchands de laine à qui maître Stephen en veut et qu'il souhaite oublier ; et comme Thomas connaît tout le monde dans le commerce de la laine, il en sait trop sur le passé de Stephen au goût de celui-ci. Le pauvre petit orphelin !

Maître Stephen déteste tout de sa propre situation. Il déteste être le

cousin non reconnu du roi. Il déteste le fait qu'il a été envoyé dans les ordres, même si l'Église s'est montrée généreuse envers lui. Il déteste le fait que quelqu'un d'autre ait des entretiens nocturnes avec le cardinal, dont il est le secrétaire particulier. Il déteste être l'un de ces hommes de grande taille à la poitrine creuse qui ne pèsent pas bien lourd ; il déteste savoir que s'ils se rencontraient dans une ruelle obscure, c'est maître Thomas Cromwell qui s'écarterait en essuyant la poussière de ses mains et en souriant.

« Dieu vous bénisse », dit Gardiner en s'enfonçant dans la nuit étonnamment chaude.

Cromwell répond : « Merci. »

Le cardinal, qui est en train d'écrire, dit sans lever les yeux : « Thomas. Il pleut toujours ? Je vous attendais plus tôt. »

Batelier. Rivière. Sainte. Il voyage depuis tôt ce matin après avoir passé l'essentiel des deux dernières semaines en selle pour une affaire du cardinal, et il est revenu par étapes – mais sans traîner – du Yorkshire. Il est allé voir ses employés à Gray's Inn et a emprunté des habits de rechange. Il s'est rendu en ville pour apprendre quels navires étaient arrivés et s'enquérir de la progression d'un paquet qui lui a été envoyé clandestinement. Mais il n'a pas mangé, et il n'est pas encore passé chez lui.

Le cardinal se lève. Il ouvre une porte, s'adresse aux serviteurs qui attendent derrière.

« Des cerises ! Quoi, pas de cerises ? Avril, dites-vous ? Nous sommes seulement en avril ? Nous aurons donc grand-peine à apaiser mon visiteur. » Il soupire. « Apportez ce que vous avez. Mais ça ne fera jamais l'affaire, vous savez. Pourquoi suis-je si mal servi ? »

Toute la pièce s'agite alors : nourriture, vin, un feu est allumé. Un homme lui prend son vêtement humide avec un murmure prévenant. Tous les serviteurs du cardinal sont ainsi : efficaces, effacés, constamment contrits et sujets aux railleries. Et tous les visiteurs du cardinal sont traités de la même manière. Vous pourriez le déranger chaque soir pendant dix ans et rester là à bouder en lui lançant des regards mauvais, vous seriez toujours son invité d'honneur.

Les serviteurs s'effacent, se massent au niveau de la porte.

« Que voudriez-vous d'autre ? demande le cardinal.

– Que le soleil apparaisse.

– Si tard ? Vous mettez mes pouvoirs à rude épreuve.

– Il pourrait apparaître à l'aube. »

Le cardinal incline la tête vers les serviteurs.

« Je m'occuperai moi-même de cette requête », déclare-t-il gravement.

Et gravement, les domestiques murmurent et se retirent.

Le cardinal joint les mains. Il pousse un profond soupir satisfait, tel un léopard se prélassant au soleil. Il a de l'estime pour son homme d'affaires ; son homme d'affaires a de l'estime pour lui. Le cardinal, à cinquante-cinq ans, demeure aussi bel homme que lorsqu'il était dans

la fleur de l'âge. Ce soir il ne porte pas son habituelle écarlate, mais un vêtement d'un pourpre presque noir et de fine dentelle blanche. Sa taille impressionne ; son ventre, qui en toute justice devrait appartenir à un homme plus sédentaire, n'est qu'un autre aspect de sa splendeur sur lequel il pose souvent, d'un air confiant, une grande main blanche ornée de bagues. Sa grosse tête – sûrement conçue par Dieu pour porter la tiare papale – est superbement soutenue par ses larges épaules : épaules sur lesquelles repose (quoique pas à ce moment précis) la grande chaîne de lord-chancelier d'Angleterre. La tête s'incline ; le cardinal dit, de son ton mielleux célèbre d'ici à Vienne : « Alors, dites-moi, comment était le Yorkshire ?

– Dégoûtant. » Il s'assied. « Le temps. Les gens. Les manières. Les mœurs.

– Eh bien, je suppose que vous êtes au bon endroit pour vous plaindre. Même si je dois déjà demander à Dieu de faire apparaître le soleil.

– Oh, et la nourriture. Cinq miles de la côte, et pas de poisson frais.

– Et pas plus de citron, j'imagine. Que mangent-ils ?

– Des Londoniens, quand ils parviennent à en attraper. Vous n'avez jamais vu de tels sauvages. Ils ont une opinion élevée d'eux-mêmes, mais sont pourtant bien bas du front. Ils vivent dans des grottes, et passent cependant pour des gens convenables dans ces contrées. » Le cardinal devrait aller voir par lui-même ; il est archevêque de York, mais n'a jamais visité son siège. « Et quant à l'affaire de Votre Excellence…

– J'écoute, dit le cardinal. Je dirais même plus. Je suis captivé. »

Tandis qu'il écoute, le cardinal plisse les yeux et prend son expression affable, concentrée. De temps à autre il note un chiffre qui lui est donné tout en sirotant un verre de très bon vin. Il finit par demander : « Thomas… qu'avez-vous fait, monstrueux serviteur ? Une abbesse est enceinte ? Deux, trois abbesses ? Ou alors, laissez-moi deviner… Avez-vous mis le feu à Whitby, sur un coup de tête ? »

Le cardinal a deux plaisanteries sur Cromwell, qui parfois s'unissent pour n'en faire qu'une. La première est qu'il exige des cerises en avril et de la laitue en décembre. La deuxième est qu'il arpente la campagne en commettant des outrages dont le cardinal doit par la suite, de sa poche, dédommager les victimes. Et le cardinal a d'autres plaisanteries, de temps à autre : en fonction de la situation.

Il est près de dix heures du soir. Les flammes des bougies de cire s'inclinent poliment devant le cardinal, puis se redressent. La pluie – il pleut depuis septembre – éclabousse la vitre.

« Dans le Yorkshire, annonce Cromwell, votre projet déplaît. »

Le projet du cardinal : ayant obtenu la permission du pape, il compte amalgamer une trentaine de petits monastères mal gérés à de plus grosses institutions, et détourner les revenus desdites fondations – délabrées, mais souvent très anciennes – au profit des deux universités qu'il finance : Cardinal College à Oxford, et une autre dans sa ville natale d'Ipswich, où l'on se souvient bien de lui, lui le fils érudit d'un

maître boucher prospère et pieux, un homme de la guilde qui possédait également une grande auberge bien tenue, du genre de celles que fréquentent les meilleurs voyageurs. La difficulté est… Non, en fait, il y a plusieurs difficultés. Le cardinal, licencié en droit à quinze ans, puis en théologie alors qu'il avait une vingtaine d'années, connaît la loi mais n'aime pas ses lenteurs ; il a du mal à accepter qu'un bien foncier ne puisse être transformé en argent aussi rapidement qu'il transforme une hostie en corps du Christ. Lorsque, pour le tester, Cromwell lui a un jour expliqué un point de droit mineur concernant… eh bien, qu'importe, c'était un point mineur, il a vu le cardinal se mettre à transpirer et dire, Thomas, que puis-je vous offrir pour vous persuader de ne plus jamais mentionner cela ? Trouvez un moyen, faites-le, dit-il quand un obstacle est évoqué ; et lorsqu'il entend que quelque personne sans importance s'oppose à son grand dessein, il dit, Thomas, donnez-lui de l'argent pour qu'il nous laisse en paix.

Cromwell a le loisir de songer à tout cela, car le cardinal a les yeux rivés sur son bureau, sur la lettre qu'il a à moitié rédigée. Il relève la tête.

« Tom… » Et puis : « Non, qu'importe. Qu'est-ce qui vous fait grimacer de la sorte ?

– Les gens là-haut disent qu'ils vont me tuer.

– Vraiment ? » demande le cardinal. Son visage exprime l'étonnement et la déception. « Et vous tueront-ils ? Qu'en pensez-vous ? »

Derrière le cardinal il y a une tapisserie qui couvre le mur sur toute sa longueur. Le roi Salomon, les mains tendues dans l'obscurité, accueille la reine de Saba.

« Je pense : si vous voulez vraiment tuer un homme, alors faites-le. Ne lui écrivez pas une lettre. Ne fanfaronnez pas, ne le menacez pas, ne le mettez pas sur ses gardes.

– Si vous comptez un jour baisser la garde, faites-le-moi savoir. C'est une chose que j'aimerais voir. Savez-vous qui… Non, je suppose qu'ils ne signent pas leurs lettres. Mais je n'abandonnerai pas mon projet. J'ai personnellement et soigneusement sélectionné ces institutions, et Sa Sainteté les a officiellement approuvées. Ceux qui protestent comprennent mal mon intention. Personne ne propose de jeter de vieux moines à la rue. »

C'est la vérité. Des mutations peuvent avoir lieu ; des pensions et des compensations peuvent être versées. Les choses peuvent être négociées, si les deux parties font preuve de bonne volonté. Inclinez-vous devant l'inévitable, conseille-t-il. Respectez le cardinal. Considérez sa bienveillance vigilante et paternelle ; soyez sûr que son œil perçant ne vise qu'au bien ultime de l'Église. Telles sont les phrases qu'il utilise pour négocier. Pauvreté, chasteté et obéissance : voilà les mots que l'on emploie lorsque l'on veut convaincre quelque prieur sénile.

« Ils ne comprennent pas mal, objecte-t-il. Ils veulent simplement garder les recettes pour eux.

– Il vous faudra une garde armée la prochaine fois que vous irez dans le Nord. »

Le cardinal, en prévision de la fin de sa vie terrestre, a déjà fait dessiner son tombeau par un sculpteur de Florence. Son corps reposera sous des ailes d'ange déployées, dans un sarcophage de porphyre. La pierre veinée sera son monument quand ses propres veines auront été vidées par l'embaumeur ; quand ses membres seront aussi rigides que du marbre, la liste de ses vertus sera rehaussée d'or. Mais les universités seront son véritable monument, elles fonctionneront et vivront bien après son départ : des garçons pauvres, des érudits pauvres, portant dans le monde l'esprit du cardinal, son sens de l'émerveillement et de la beauté, son instinct pour le décorum et les plaisirs, son raffinement. Pas étonnant qu'il secoue la tête. Il n'est d'ordinaire pas nécessaire de fournir une garde armée à un avocat. Le cardinal déteste toute démonstration de force. Il trouve cela grossier. Parfois l'un de ses hommes – Stephen Gardiner, par exemple – vient le voir en dénonçant quelque nid d'hérétiques en ville. Et le cardinal répond avec ferveur, pauvres âmes égarées dans les ténèbres. Priez pour elles, Stephen, et je prierai également, et nous verrons si à nous deux nous ne parvenons pas à les remettre dans le droit chemin. Et dites-leur de surveiller leurs manières, ou Thomas More s'emparera d'elles et les enfermera dans sa cave. Et alors nous n'entendrons plus que leurs hurlements.

« Bon, Thomas. » Il lève les yeux. « Parlez-vous espagnol ?

– Un peu. Quelques termes militaires, vous savez. Des rudiments.

– Je croyais que vous aviez servi dans les armées espagnoles.

– Françaises.

– Ah. C'est vrai. Et vous n'avez pas fraternisé ?

– Pas au-delà d'un certain point. Je peux insulter quelqu'un en castillan.

– Je garderai cela à l'esprit, dit le cardinal. Votre heure arrive peut-être. Pour le moment… je songeais qu'il serait bon d'avoir plus d'amis dans la maison de la reine. »

Des espions, voilà ce qu'il veut dire. Pour voir comment elle prendra la nouvelle. Pour voir ce que la reine Catalina[1] dira, en privé et sans retenue, quand elle aura déchiffré le message en latin diplomatique dans lequel on lui fera savoir que le roi – après quelque vingt années de vie commune – aimerait épouser une autre femme. N'importe quelle femme. N'importe quelle princesse bien née qui pourra lui donner un fils.

Le menton du cardinal est posé sur sa main ; avec le pouce et l'index il se frotte les yeux.

« Le roi m'a fait venir ce matin, déclare-t-il, exceptionnellement tôt.

– Que voulait-il ?

– Ma pitié. Et de si bonne heure. J'ai assisté à une messe à l'aube avec lui, et il a parlé tout du long. J'aime le roi. Dieu sait que je l'aime. Mais parfois ma compassion a des limites. » Il lève son verre, regarde par-dessus le bord. « Imaginez, Tom. Imaginez ça. Vous êtes

un homme d'environ trente-cinq ans. Vous êtes en bonne santé et doté d'un appétit solide, vous allez à la selle chaque jour, vos articulations sont souples, vos os vous soutiennent, et en plus vous êtes roi d'Angleterre. Mais. » Il secoue la tête. « Mais ! Si seulement il voulait quelque chose de simple. La pierre philosophale. L'élixir de jouvence. L'un de ces coffres comme on en voit dans les romans, pleins de pièces d'or.

– Et quand vous en prenez, il se remplit de nouveau ?

– Exactement. Bon, pour ce qui est du coffre rempli d'or, j'ai bon espoir, ainsi que pour l'élixir et tout le reste. Mais où suis-je censé chercher un fils pour gouverner son pays après lui ? »

Derrière le cardinal, remuant légèrement dans le courant d'air, le roi Salomon s'incline, le visage plongé dans l'ombre. La reine de Saba – souriante, leste – lui rappelle la jeune veuve avec qui il logeait lorsqu'il vivait à Anvers. Puisqu'ils avaient partagé un lit, aurait-il dû l'épouser ? L'honneur l'aurait exigé. Mais s'il avait épousé Anselma, il n'aurait pas pu épouser Liz ; et ses enfants ne seraient pas ceux qu'il a maintenant.

« Si vous ne pouvez pas lui trouver un fils, dit-il, vous devez lui trouver un passage des Saintes Écritures. Pour apaiser son esprit. »

Le cardinal semble chercher le passage en question sur son bureau.

« Eh bien, le Deutéronome. Qui recommande formellement qu'un homme épouse la femme de son frère défunt. Comme le roi l'a fait. » Le cardinal soupire. « Mais il n'apprécie pas le Deutéronome. »

Inutile de demander pourquoi. Inutile de suggérer que, si le Deutéronome conseille d'épouser la veuve de votre frère alors que le Lévitique préconise le contraire au risque de ne pas avoir de descendance, il faut essayer de vivre avec cette contradiction et accepter le fait que la question a été débattue à Rome, contre de gras appointements, par d'importants prélats, il y a vingt ans, quand les dispenses ont été acceptées et promulguées avec le sceau papal.

« Je ne vois pas pourquoi le Lévitique lui tient tant à cœur. Il a une fille qui est en vie.

– Mais je crois qu'il est généralement admis, dans les Saintes Écritures, qu'*enfant* signifie *fils*. »

Le cardinal justifie le texte en se référant à l'hébreu ; sa voix est douce, apaisante. Il aime instruire ceux qui veulent être instruits. Ils se connaissent désormais depuis quelques années, et bien que le cardinal soit un personnage éminent, leurs entretiens sont informels.

« J'ai un fils, dit-il. Vous le savez, naturellement. Dieu me pardonne. Une faiblesse de la chair. »

Le fils du cardinal – Thomas Winter, ainsi qu'on l'appelle – semble aspirer au savoir et à une vie paisible ; même si son père a probablement d'autres idées pour lui. Le cardinal a aussi une fille, une demoiselle que personne n'a jamais vue. Avec assez d'à-propos, il l'a nommée Dorothea, le don de Dieu ; elle a déjà été placée dans un couvent, où elle prie pour ses parents.

« Et vous avez un fils, poursuit le cardinal. Ou, devrais-je dire, vous

avez un fils auquel vous avez donné votre nom. Mais je soupçonne qu'il y en a d'autres, dont vous ignorez l'existence, qui errent sur les berges de la Tamise ?

– J'espère que non. Je n'avais pas quinze ans quand je me suis enfui. »

Ça amuse Wolsey qu'il ne connaisse pas son âge. Le cardinal regarde à travers les couches de la société jusqu'à une strate bien inférieure à la sienne, lui le fils de boucher nourri à la viande ; une strate où son serviteur est né, en un jour inconnu, dans une profonde obscurité. Son père était certainement ivre à sa naissance ; sa mère, naturellement, était préoccupée par d'autres choses. Kat lui a inventé une date d'anniversaire ; ce dont il lui est reconnaissant.

« Quinze ans… dit le cardinal. Mais à quinze ans, je suppose que vous pouviez faire la chose ? Je sais que moi, je le pouvais. J'ai un fils, chaque batelier sur la rivière à un fils, chaque mendiant dans la rue a un fils, vos assassins en puissance du Yorkshire ont certainement des fils qui jureront de vous traquer dans la génération prochaine, et vous-même, comme nous sommes convenus, avez enfanté toute une tribu de mioches au bord de la rivière – mais le roi est le seul à ne pas avoir de fils. À qui la faute ?

– À Dieu ?

– Plus proche que Dieu ?

– À la reine ?

– Avec plus de responsabilités que la reine ? »

Cromwell ne peut réprimer un large sourire.

« À vous-même, Votre Excellence.

– Moi-même, en effet. Et que vais-je y faire ? Je vais vous le dire. J'envisage d'envoyer maître Stephen à Rome pour sonder la curie. Mais j'ai aussi besoin de lui ici… »

Wolsey observe son expression et rit. Chamailleries de sous-fifres ! Il sait très bien que, insatisfaits de leurs origines, Cromwell et Gardiner se battent pour être son fils préféré.

« Quoi que vous pensiez de maître Stephen, il est très au fait du droit canonique, et c'est un homme très persuasif, sauf lorsqu'il s'agit de vous persuader vous. Laissez-moi vous dire… » Il s'interrompt, se penche en avant et pose sa grosse tête de lion entre ses mains, cette tête qui aurait porté la tiare papale si, lors de la dernière élection, la bonne somme d'argent avait été versée aux bonnes personnes. « Je l'ai supplié. Thomas, je me suis mis à genoux, et dans cette humble posture j'ai tenté de le dissuader. Majesté, ai-je dit, laissez-moi vous guider. Si vous désirez vous débarrasser de votre épouse, il n'en résultera que bien des ennuis et des dépenses.

– Et il a répondu… ?

– Il a levé un doigt. En signe d'avertissement. "N'appelez jamais, a-t-il dit, cette chère femme mon épouse, à moins que vous ne puissiez me montrer pourquoi elle l'est, et comment une telle chose est possible. En attendant, appelez-la ma sœur, ma chère sœur. Puisqu'elle était fort assurément l'épouse de mon frère avant de connaître une sorte de

mariage avec moi." »

Vous ne tirerez jamais de Wolsey une parole déloyale à l'égard du roi.

« Tout cela est… » Le cardinal hésite sur le choix du mot. « C'est, à mon avis… ridicule. Même si mon avis, naturellement, ne sort pas de cette pièce. Oh, n'en doutez pas, il en est qui, à l'époque, ont désapprouvé la dispense. Et année après année il y a eu des gens qui ont murmuré à l'oreille du roi ; mais il n'écoutait pas, même si je suis bien forcé de croire aujourd'hui qu'il a fini par les entendre. Mais vous savez que le roi était l'homme le plus dévoué qui soit à sa femme. Le moindre doute était aussitôt écrasé. » Il pose une main, doucement mais fermement, sur son bureau. « Écrasé et écrasé. »

Mais ce qu'Henri veut désormais ne fait aucun doute. Une annulation. Un acte déclarant que son mariage n'a jamais existé.

« Pendant dix-huit années, reprend le cardinal, il a vécu dans l'erreur. Il a confié à son confesseur qu'il avait dix-huit années de péchés à expier. »

Il attend une petite réaction flatteuse. Mais son serviteur se contente de le regarder, sachant pertinemment que le cardinal n'hésite pas à trahir le secret de la confession quand cela l'arrange.

« Donc si vous envoyez maître Stephen à Rome, dit-il, cela donnera au caprice du roi, si je puis… »

Le cardinal acquiesce : vous pouvez appeler ça ainsi.

« … une portée internationale.

– Maître Stephen pourrait rester discret. Prétexter une bénédiction papale privée, par exemple.

– Vous ne connaissez pas Rome. »

Wolsey ne peut le contredire. Il n'a jamais ressenti le frisson sur la nuque qui vous fait regarder par-dessus votre épaule quand, quittant la lumière dorée du Tibre, vous pénétrez dans une grande zone obscure. Près de quelque colonne effondrée, près de quelque ruine sobre, les voleurs d'intégrité attendent, la putain de quelque évêque, le neveu de quelque neveu, quelque séducteur argenté à l'haleine chargée ; il se dit, parfois, qu'il a de la chance d'avoir échappé à cette ville en préservant son âme intacte.

« Pour dire les choses simplement, poursuit-il, les espions du pape devineront les mobiles de Stephen avant même qu'il finisse de faire ses bagages, et les cardinaux et les secrétaires auront le temps de fixer leur prix. Si vous devez l'envoyer, donnez-lui beaucoup d'argent. Ces cardinaux n'acceptent pas les promesses ; ce qu'ils aiment par-dessus tout, c'est un sac d'or pour apaiser leur banquier, parce qu'ils sont pour la plupart à court de crédit. » Il hausse les épaules. « Je le sais.

– C'est vous que je devrais envoyer, déclare le cardinal d'un ton enjoué. Vous pourriez proposer un prêt au pape Clément. »

Pourquoi pas ? Il connaît les marchés financiers ; cela pourrait probablement être arrangé. S'il était Clément, il emprunterait lourdement cette année pour engager des troupes afin d'encercler ses territoires. Mais il est probablement trop tard ; pour les batailles d'été,

il faut recruter à la Chandeleur.

Il dit : « Pourquoi ne pas entamer la procédure au sein de votre propre juridiction ? Faites faire au roi les premières démarches, et il verra alors s'il veut vraiment ce qu'il prétend vouloir.

– Telle est mon intention. Ce que je compte faire, c'est réunir un petit tribunal ici même à Londres. Nous aborderons la chose avec gravité : roi Henri, il semble que vous ayez vécu toutes ces années dans l'illégalité, avec une femme qui n'est pas votre épouse. Il déteste – sans vouloir vexer Sa Majesté – apparaître dans l'erreur : et c'est là que nous devons le placer, résolument. Peut-être oubliera-t-il que ce sont ses scrupules qui sont à l'origine de nos problèmes. Peut-être nous criera-t-il dessus avant de retourner, indigné, auprès de la reine. Dans le cas contraire, je serai obligé de faire révoquer la dispense, ici ou à Rome, et si je parviens à le séparer de Catherine, je prendrai soin de le marier à une princesse française. »

Inutile de demander si le cardinal a une princesse précise en tête. Il n'en a pas une, mais deux ou trois. Il ne vit pas dans une unique réalité, mais dans un univers sombre et changeant de possibilités diplomatiques. Tout en se démenant pour que le roi reste uni à la reine Catherine et à sa famille impériale espagnole, suppliant Henri d'oublier ses scrupules, il planifiera aussi un autre monde dans lequel les scrupules du roi devront être pris en compte et dans lequel le mariage avec Catherine sera nul. Une fois cette nullité reconnue – et les dernières dix-huit années de péché et de souffrance effacées –, il recomposera l'équilibre de l'Europe, alliant l'Angleterre à la France, formant un bloc puissant pour s'opposer à l'empereur Charles, le neveu de Catherine. Toutes les issues sont possibles, toutes les issues sont gérables, et peuvent même devenir désirables : prière et pression, pression et prière, tout ce qui se produira sera la volonté de Dieu, une volonté opportunément repensée et redessinée par le cardinal. Il avait l'habitude de dire, « Le roi fera ceci et cela ». Puis il a commencé à dire, « Nous ferons ceci et cela ». Maintenant il dit, « Voici ce que je vais faire. »

« Mais qu'adviendra-t-il de la reine ? demande-t-il. S'il la renvoie, où ira-t-elle ?

– Les couvents peuvent être confortables.

– Peut-être retournera-t-elle chez elle en Espagne.

– Non, je ne crois pas. C'est un autre pays désormais. Cela fait – quoi ? – vingt-sept ans qu'elle a accosté en Angleterre. » Le cardinal soupire. « Je me souviens d'elle à son arrivée. Ses navires, comme vous le savez, avaient été retardés par le mauvais temps, et elle avait été jour après jour ballottée sur la Manche. L'ancien roi était allé à sa rencontre. Elle se trouvait alors à Dogmersfield, dans le palais de l'évêque de Bath, et progressait lentement vers Londres ; c'était le mois de novembre et, oui, il pleuvait. Lorsqu'il est arrivé, la princesse et sa maisonnée avaient respecté la coutume espagnole : la future reine devait demeurer voilée jusqu'à ce que le roi la voie le jour de son mariage. Mais vous connaissez l'ancien roi ! »

Il ne l'a naturellement pas connu ; il est né à l'époque où l'ancien roi, un renégat et un réfugié toute sa vie, a conquis un trône qui ne lui était pas promis[2]. Wolsey parle comme si lui-même avait été le témoin de tout, le témoin oculaire, et dans un sens il l'a été, car le passé récent n'obéit qu'aux règles qui sont reconnues par son esprit supérieur, et qui lui sont agréables à l'œil. Il sourit.

« L'ancien roi, dans ses dernières années, était devenu très soupçonneux. Il a fait mine de reculer pour s'entretenir avec son escorte, a alors bondi de sa selle – c'était encore un homme svelte – et a fait savoir sans détour aux Espagnols qu'il avait intérêt à la voir. Ma terre et mes lois, a-t-il dit ; nous ne voulons pas de voiles ici. Pourquoi ne pourrais-je pas la voir, m'a-t-on trompé, est-elle difforme, proposez-vous de marier mon fils Arthur à un monstre ? »

Un comportement typique d'un Gallois, songe Thomas.

« En attendant, ses femmes avaient mis la petite créature au lit ; ou c'est du moins ce qu'ils prétendaient, car ils croyaient qu'elle y serait à l'abri. Que nenni ! Le roi Henri a traversé les pièces à grandes enjambées comme s'il avait eu l'intention d'arracher les draps. Les femmes ont passé quelques vêtements à la princesse pour qu'elle soit décente. Il a fait irruption dans la chambre. Et en la voyant, il a perdu son latin. Il a bafouillé et est ressorti comme un enfant incapable d'articuler un mot. » Le cardinal glousse. « Et la première fois qu'elle a dansé à la cour – notre pauvre prince Arthur était assis, souriant, sur l'estrade, mais la demoiselle ne tenait pas en place – personne ne connaissait les danses espagnoles, alors elle a dansé avec l'une de ses dames de compagnie. Je n'oublierai jamais ce port de tête, ce moment où ses magnifiques cheveux roux ont glissé sur son épaule… Pas un seul des hommes qui l'ont vue ne s'est imaginé… même si la danse était à vrai dire très convenable… Ah, mon cher. Elle avait seize ans. »

Le cardinal regarde dans le vide et Thomas dit : « Que Dieu vous pardonne ?

– Que Dieu nous pardonne tous. Chaque fois qu'il se confessait, l'ancien roi avouait qu'il la désirait. Le prince Arthur est mort, bientôt suivi par la reine, et quand le vieux roi s'est retrouvé veuf, il a songé à épouser lui-même Catherine. Mais alors… » Il redresse ses épaules majestueuses. « Ils ne sont pas parvenus à s'accorder sur la dot, vous savez. Le vieux renard, Ferdinand, le père de Catherine. Il s'accrochait à son argent. Mais notre roi actuel n'avait que dix ans lorsqu'il a dansé au mariage de son frère, et, d'après moi, c'est à cet instant qu'il s'est épris de la mariée. »

Ils réfléchissent un moment. C'est triste, ils savent tous deux que c'est triste. Le vieux roi maintenant Catherine à l'écart, la gardant au sein du royaume dans un état de pauvreté, refusant de passer l'éponge sur la partie de la dot qu'il considérait comme due, et tout aussi réticent à lui payer sa part de veuve et à la laisser partir[3]. Mais c'est également intéressant, les nombreux contacts diplomatiques que la jeune fille a établis durant ces années, son habileté à faire jouer les

intérêts des uns contre ceux des autres. Quand Henri l'a épousée, c'était un jeune homme candide de dix-huit ans. Dès que son père est mort il a mis la main sur Catherine. Elle était plus âgée que lui, les années d'angoisse l'avaient émoussée et elle avait perdu un peu de sa beauté. Mais surtout, la véritable femme était moins lumineuse que l'image qu'Henri s'en faisait ; il désirait avidement ce que son frère avait possédé. Il sentait toujours le petit tremblement de sa main lorsqu'elle l'avait posée sur son bras alors qu'il n'avait que dix ans. C'était comme si elle lui avait fait confiance, comme si – disait-il à ses intimes – elle avait compris qu'elle n'était pas censée être la femme d'Arthur, sauf de nom ; son corps lui était réservé à lui, le deuxième fils, vers qui elle avait tourné ses superbes yeux gris-bleu, son sourire docile. Elle m'a toujours aimé, affirmait le roi. Environ sept années de diplomatie, si on peut appeler ça comme ça, m'ont éloigné d'elle. Mais je ne crains plus personne. Rome a accordé la dispense. Les papiers sont en ordre. Les alliances sont en place. J'ai épousé une vierge, puisque mon pauvre frère ne l'a pas touchée ; j'ai épousé une alliance, sa famille espagnole ; mais, par-dessus tout, je me suis marié par amour.

Et maintenant ? Fini. Ou pratiquement fini : une moitié de vie sur le point d'être effacée, supprimée des registres.

« Ah, dit le cardinal. Quelle sera l'issue ? Le roi s'attend à voir son désir exaucé, mais elle sera dure à convaincre. »

Il y a une autre histoire à propos de Catherine, une histoire différente. Henri est allé en France pour s'offrir une petite guerre ; il a laissé Catherine faire office de régente. Les Écossais sont arrivés ; ils ont été battus à plate couture, et à Flodden leur roi a été décapité. C'est Catherine, cet ange rose et blanc, qui a proposé d'envoyer sa tête dans un sac par le premier navire pour remonter le moral de son mari dans son campement. On l'a dissuadée ; on lui a fait comprendre qu'un Anglais ne ferait pas une telle chose. À la place, elle a envoyé une lettre. Accompagnée du surcot dans lequel le roi écossais avait péri, un surcot raide, noir et craquelé à cause du sang qu'il avait perdu.

Le feu s'éteint, une bûche calcinée est sur le point de s'affaisser ; le cardinal, plongé dans ses rêveries, se lève de sa chaise et l'écrase lui-même du pied. Puis il se tient là, yeux baissés, faisant tourner ses bagues autour de ses doigts, perdu dans ses pensées. Il sort de sa torpeur et déclare : « La journée a été longue. Rentrez chez vous. Et tâchez de ne pas rêver de ces habitants du Yorkshire. »

Thomas Cromwell a désormais un peu plus de quarante ans. C'est un homme à la charpente solide, pas très grand. Son visage peut revêtir diverses expressions, et l'une d'elles est facile à interpréter : une expression d'amusement contenu. Sa chevelure est sombre, lourde et ondulée, et ses petits yeux, dont la vue est perçante, s'illuminent lors des conversations : c'est ce que l'ambassadeur impérial nous confirmera très bientôt. On dit qu'il connaît par cœur l'intégralité du Nouveau Testament en latin, et qu'il est donc qualifié pour travailler pour le cardinal – qu'il a toujours une citation de prête au cas où un

abbé s'emmêlerait les pinceaux. Son débit est bas et rapide, ses manières sont assurées ; il est aussi à l'aise dans une salle d'audience que sur les quais, dans le palais d'un évêque que dans la cour d'une auberge. Il est capable de rédiger des contrats, dresser des faucons, dessiner des cartes, faire cesser des bagarres de rue, meubler une maison et influencer un jury. Il vous citera des passages plaisants tirés des auteurs classiques, de Platon à Plaute. Il connaît la poésie moderne et peut la dire en italien. Il travaille à toute heure, est le premier levé et le dernier couché. Il gagne de l'argent et le dépense. Il est prêt à parier sur tout.

Il se lève pour partir et dit : « Si vous vous entreteniez avec Dieu et que le soleil apparaissait, alors le roi pourrait faire une sortie à cheval avec ses gentilshommes, et s'il oubliait ses soucis en prenant un peu l'air, il retrouverait son entrain, et il ne penserait peut-être plus au Lévitique, et votre vie serait plus simple.

– Vous ne le comprenez qu'en partie. Il aime la théologie, presque autant que les sorties à cheval. »

Il est à la porte.

« Au fait, reprend Wolsey, les rumeurs à la cour… Monsieur le duc de Norfolk prétend que j'aurais fait naître un mauvais esprit à qui j'aurais ordonné de le suivre partout. Si quelqu'un vous en parle… niez. »

Il se tient dans l'entrebâillement, sourit lentement. Le cardinal sourit également, comme pour dire : j'ai gardé le meilleur pour la fin. Je sais comment vous rendre heureux, n'est-ce pas ? Puis le cardinal baisse la tête vers ses papiers. C'est un homme qui, lorsqu'il s'agit de servir l'Angleterre, a besoin de très peu de sommeil ; quatre heures le rafraîchiront, et il sera levé quand les cloches de Westminster annonceront une nouvelle journée d'avril humide, brumeuse et sans lumière.

« Bonne nuit, dit-il. Dieu vous bénisse, Tom. »

Dehors ses gens l'attendent avec des torches pour le ramener chez lui. Il a une maison à Stepney, mais ce soir il regagne sa maison de ville. Une main sur son bras : Rafe Sadler, un jeune homme menu aux yeux pâles. Celui-ci lui demande : « Comment était le Yorkshire ? »

Le sourire de Rafe tremblote, le vent étire la flamme de la torche en une vague tache pluvieuse.

« Je ne dois pas en parler ; le cardinal craint que ça nous fasse faire des cauchemars. »

Rafe fronce les sourcils. En vingt et un ans, il n'a jamais fait de cauchemar ; comme il vit chez Cromwell depuis l'âge de sept ans, d'abord dans Fenchurch Street et maintenant à Austin Friars, il a grandi avec un esprit posé, et ses inquiétudes nocturnes sont toutes rationnelles : voleurs, chiens errants, nids-de-poule sur la route.

« Le duc de Norfolk… » commence-t-il. Puis : « Non, oublie. Qui s'est enquis de moi en mon absence ? »

Les rues humides sont désertes ; la brume rampe depuis la rivière. Les étoiles sont étouffées par l'humidité et les nuages. Dans la ville

flotte la puanteur douçâtre des péchés oubliés de la veille. Norfolk est agenouillé, claquant des dents, près de son lit ; la plume nocturne du cardinal gratte, gratte, comme un rat sous son matelas. Pendant que Rafe, à ses côtés, lui donne les dernières nouvelles du bureau, il formule son démenti, à l'intention de quiconque se sentirait concerné : « Son Excellence le cardinal réfute totalement toute allégation selon laquelle il aurait envoyé un mauvais esprit surveiller le duc de Norfolk. Il s'élève contre cette insinuation avec la plus grande force. Nul veau sans tête, nul ange déchu en forme de chien à langue pendante, nul vieux linceul rampant, nul Lazare, nul cadavre animé n'ont été envoyés par Son Excellence pour traquer monsieur le duc : et nulle traque de la sorte n'est prévue. »

Quelqu'un hurle près des quais. Les bateliers chantent. Le bruit faible d'une chute dans l'eau retentit au loin : peut-être sont-ils en train de noyer quelqu'un. « Monseigneur le cardinal effectue cette déclaration sans toutefois renoncer à son droit de harceler et tourmenter monsieur de Norfolk au moyen de tout *fantasma* qu'il pourra dans sa sagesse choisir ; à toute date à venir, et sans préavis ; uniquement en fonction de ce que Son Excellence jugera opportun. »

Ce temps humide réveille la douleur des vieilles cicatrices. Mais il pénètre dans sa maison comme s'il était midi : souriant, et imaginant le duc tremblant. Il est une heure du matin. Dans son esprit, Norfolk est toujours à genoux, et un diablotin au visage noir pique avec son trident ses talons calleux.

III

À Austin Friars

1527

Lizzie n'est pas couchée. Lorsqu'elle entend les serviteurs lui ouvrir la porte, elle arrive en portant sous son bras sa petite chienne qui se débat et hurle.

« Tu as oublié où tu habites ? »

Il pousse un soupir.

« Comment était le Yorkshire ? »

Il hausse les épaules.

« Le cardinal ? »

Il acquiesce.

« Tu as mangé ?

– Oui.

– Fatigué ?

– Pas vraiment.

– Quelque chose à boire ?

– Oui.

– Vin du Rhin ?

– Pourquoi pas. »

Les boiseries ont été repeintes. Il pénètre dans la lueur tamisée aux tons verts et dorés.

« Gregory…

– Une lettre ?

– Si l'on peut dire. »

Elle lui tend la lettre et la chienne, et va chercher le vin. Elle s'assied, se sert également une coupe.

« Il nous salue. Comme si nous n'étions qu'une seule et même personne. Mauvais latin.

– Ah, que veux-tu, dit-elle.

– Tiens, écoute. Il espère que tu vas bien. Espère que je vais bien. Espère que ses adorables sœurs Anne et la petite Grace vont bien. Lui-même va bien. Et rien de plus faute de temps, votre fils dévoué, Gregory Cromwell.

– Dévoué ? dit-elle. C'est tout ?

– C'est ce qu'on leur enseigne. »

La chienne Bella lui mordille le bout des doigts, ses yeux ronds et innocents le regardent en brillant comme des lunes étranges. Liz a bonne mine, quoique fatiguée par sa longue journée ; de longs cierges se dressent derrière elle. Elle porte le collier de perles et de grenats qu'il lui a offert à la nouvelle année.

« Tu es plus agréable à regarder que le cardinal, dit-il.

– C'est le plus petit compliment qu'une femme ait jamais reçu.

– Dire que je le prépare depuis que j'ai quitté le Yorkshire. » Il secoue la tête. « Ah, enfin ! » Il attrape Bella et la hausse à bout de bras au-dessus de lui ; elle agite les pattes de joie. « Comment vont les affaires ? »

Liz fait un peu de passementerie. Des étiquettes pour les cachets des documents ; des résilles pour les femmes de la cour. Elle a deux apprenties à la maison, et garde un œil sur la mode ; mais elle se plaint, comme toujours, des intermédiaires et du prix du fil.

« Nous devrions aller à Gênes, dit-il. Je t'apprendrai à regarder les fournisseurs dans le blanc des yeux.

– J'aimerais bien. Mais tu ne t'éloigneras jamais du cardinal.

– Ce soir, il a tenté de me persuader qu'il fallait que je commence à fréquenter des gens de la maison de la reine. Ceux qui parlent espagnol.

– Ah ?

– Je lui ai dit que mon espagnol n'était pas formidable.

– Pas formidable ? » Elle s'esclaffe. « Hypocrite.

– Il n'a pas besoin de savoir tout ce que je sais.

– Je suis allée à Cheapside », dit-elle. Elle nomme l'une de leurs vieilles amies, l'épouse d'un maître joaillier. « Tu veux savoir la nouvelle ? Une grosse émeraude a été commandée, ainsi qu'une monture, pour une bague, une bague de femme. » Elle lui montre la taille de l'émeraude, grosse comme l'ongle de son pouce. « Elle est arrivée, après des semaines d'angoisse, et ils étaient en train de la tailler à Anvers.

– Et qui paye ?

– Le tailleur affirme qu'il s'est fait escroquer et qu'elle a un défaut caché. L'importateur s'offusque, s'il était caché, comment aurais-je pu le savoir ? Le tailleur réplique, faites-vous rembourser le préjudice par votre fournisseur…

– Ils vont être en procès pendant des années. Ne peuvent-ils pas s'en procurer une autre ?

– Ils essaient. C'est le roi qui a dû la commander, d'après nous. Personne d'autre à Londres ne chercherait à acheter une pierre de cette taille. Mais pour qui est-elle ? Certainement pas pour la reine. »

La minuscule Bella est désormais étendue le long de son bras, clignant des yeux, remuant doucement la queue. Je serais curieux de voir si et quand une émeraude apparaîtra, songe-t-il. Le cardinal me préviendra. Le cardinal dit, c'est bien joli, cette manière de tenir le roi à distance et de réclamer des cadeaux, mais elle sera dans son lit cet été, c'est certain, et à l'automne il sera lassé d'elle, et il la rejettera ; s'il ne le fait pas, je m'en chargerai. Si Wolsey doit faire venir une princesse française fertile, il ne voudra pas que son arrivée soit gâchée par des disputes avec des concubines éconduites. Le roi, estime Wolsey, devrait être plus intransigeant avec ses femmes.

Liz attend un moment, jusqu'à être tout à fait certaine qu'il ne lui fera aucune révélation. « Bon, et Gregory, dit-elle. L'été arrive. Ici, ou ailleurs ? »

Gregory aura bientôt treize ans. Il est à Cambridge, auprès de son tuteur. Il a envoyé ses neveux, les fils de sa sœur Bet, dans la même école que lui ; c'est une chose qu'il est heureux de faire pour la famille. Mais l'été doit être consacré aux loisirs ; que feraient-ils en ville ? Gregory ne s'intéresse guère aux livres pour le moment, même s'il aime qu'on lui raconte des histoires, des histoires de dragons, des histoires de bonshommes verts qui vivent dans les bois ; pour arriver à lui faire lire un passage en latin, il faut le persuader qu'au verso de la page il y a un serpent de mer ou un fantôme. Il aime être dans les bois et les champs et il aime chasser. Il doit encore grandir, et nous espérons qu'il deviendra grand. Le grand-père maternel du roi, comme vous le diront les anciens, mesurait six pieds et quatre pouces (son père, cependant, était plutôt de la taille de Morgan Williams). Le roi mesure six pieds et deux pouces, et le cardinal peut le regarder dans les yeux. Henri aime être entouré d'hommes comme son beau-frère Charles Brandon, dotés d'une taille impressionnante et de larges épaules rembourrées. Mais une grande taille n'est pas un atout dans les petites ruelles sombres, ni, de toute évidence, dans le Yorkshire.

Il sourit. Ce qu'il dit de Gregory, c'est, au moins il n'est pas comme moi à son âge ; et quand on lui demande, comment étiez-vous ? il répond, oh, j'avais l'habitude de planter des couteaux dans les gens. Gregory ne ferait jamais une telle chose ; alors ça ne le dérange pas – ou ça le dérange moins que les gens ne l'imaginent – qu'il n'ait guère de talent pour les déclinaisons et les conjugaisons. Quand on lui rapporte ce que Gregory n'a pas réussi à faire, il rétorque : « Il est occupé à grandir. » Il comprend qu'il ait besoin de dormir ; il n'a lui-même jamais beaucoup dormi avec Walter qui faisait du raffut, et, après sa fuite, il a toujours été à bord d'un navire ou sur la route, puis il s'est retrouvé dans l'armée. Ce que les gens ne comprennent pas à propos de l'armée, ce sont les longues périodes d'inaction ininterrompue : vous devez faire les poubelles pour vous nourrir, vous campez dans des endroits inondés parce que votre cinglé de capitaine en a décidé ainsi, vous êtes brusquement transféré en pleine nuit jusqu'à une position indéfendable, si bien que vous ne dormez jamais vraiment, le matériel est défectueux, les artilleurs n'arrêtent pas de

provoquer de petites explosions involontaires, les archers sont soit ivres soit en train de prier, les flèches ont été commandées mais ne sont pas encore arrivées, et tout votre esprit est occupé par l'angoisse fébrile que les choses tournent mal parce que *il principe*, ou Dieu sait quel petit dignitaire en charge ce jour-là, n'est pas très doué pour une tâche aussi simple que réfléchir. Il ne lui a pas fallu de nombreux hivers pour abandonner le combat et passer à l'approvisionnement. En Italie, vous pouviez toujours vous battre l'été, si vous en aviez envie. Si vous vouliez prendre l'air.

« Tu dors ? demande Liz.

– Non. Mais je rêve.

– Le savon de Castille est arrivé. Et ton livre d'Allemagne. L'emballage ne permettait vraiment pas de deviner ce que c'était. J'ai failli renvoyer le garçon qui l'a livré. »

Dans le Yorkshire, où flottait une odeur d'hommes sales vêtus de peaux de mouton et transpirant de colère, il a rêvé du savon de Castille.

Plus tard elle demande : « Alors, qui est la femme ? »

Sa main, posée sur le sein gauche, familier mais adorable, de Liz, s'écarte de stupéfaction. « Quoi ? » S'imagine-t-elle qu'il s'est acoquiné avec une femme dans le Yorkshire ? Il retombe sur le dos et se demande comment la convaincre qu'elle se trompe ; au besoin, il l'emmènera là-bas, et elle verra par elle-même.

« La femme à l'émeraude, précise-t-elle. Je te demande juste parce que les gens disent que le roi veut faire une chose très étrange, et je ne peux vraiment y croire. Mais c'est la rumeur qui court en ville. »

Vraiment ? La rumeur a fait des progrès durant les deux semaines qu'il a passées dans le Nord parmi les bas du front.

« S'il essaie de faire ça, poursuit-elle, alors la moitié de la population y sera opposée. »

Il avait uniquement pensé, et Wolsey avait uniquement pensé, que seuls l'empereur et l'Espagne y seraient opposés. Il sourit dans le noir, les mains derrière la tête. Il ne demande pas qui, mais attend que Liz lui dise.

« Toutes les femmes, reprend-elle. Toutes les femmes d'Angleterre. Toutes les femmes qui ont une fille mais pas de fils. Toutes les femmes qui ont perdu un enfant. Toutes les femmes qui ont perdu tout espoir d'avoir un enfant. Toutes les femmes de quarante ans. »

Elle pose la tête sur son épaule. Trop fatigués pour parler, ils restent allongés l'un à côté de l'autre dans les draps de lin fin, sous l'édredon de satin turc jaune. Leurs corps exhalent le faible parfum emprunté au soleil et aux herbes. En castillan, se souvient-il, il peut insulter les gens.

« Tu dors maintenant ?

– Non. Je réfléchis.

– Thomas, dit-elle, manifestement surprise, il est trois heures. »

Et puis il est six heures. Il rêve que toutes les femmes d'Angleterre

sont dans son lit, en train de le bousculer et de le pousser pour qu'il en sorte. Alors il se lève pour aller lire son livre allemand à l'insu de Liz.

Non pas qu'elle s'y oppose ; ou alors, s'il la provoque, elle répond simplement : « Mon livre de prières me suffit. » Et de fait, elle lit son livre de prières, le saisissant distraitement au milieu de la journée – interrompant à peine ce qu'elle est en train de faire –, ponctuant sa lecture à voix basse d'instructions à ses domestiques ; c'est un cadeau de mariage, un livre d'heures que lui a offert son premier époux, à l'intérieur duquel celui-ci a inscrit son nouveau nom de femme mariée : Elizabeth Williams. Parfois, par jalousie, il aimerait y inscrire d'autres choses, des sentiments contraires : il connaissait le premier mari de Liz, mais ça ne signifie pas qu'il l'appréciait. Il lui arrive de dire, Liz, il y a le livre de Tyndale, son Nouveau Testament, dans le coffre fermé à clé, lis-le, voici la clé ; elle répond, tu peux me le lire si tu y tiens tant, et lui réplique, il est en anglais, lis-le toute seule : c'est le but, Lizzie. Lis-le, tu seras surprise de voir ce qui ne figure pas dedans.

Il pensait que cette allusion attiserait sa curiosité : manifestement, non. Mais il ne peut s'imaginer faisant la lecture à sa maisonnée ; il n'est pas, contrairement à Thomas More, une sorte de prêtre raté, un prédicateur frustré. Il ne voit jamais More – une étoile dans un autre firmament qui le salue d'un sinistre signe de tête – sans avoir envie de lui demander, qu'est-ce qui cloche chez vous ? Ou qu'est-ce qui cloche chez moi ? Pourquoi tout ce que vous savez, et tout ce que vous avez appris, vous conforte-t-il dans vos certitudes ? Alors que, dans mon cas, ce avec quoi j'ai grandi, et ce que je pensais croire, s'effrite petit à petit, par fragments puis par pans entiers. À chaque mois qui passe mes certitudes relatives à ce monde et au suivant s'émoussent. Montrez-moi où il est dit dans la Bible « purgatoire ». Montrez-moi où il est dit « reliques », « moines », « nonnes ». Montrez-moi où il est dit « pape ».

Il revient à son livre allemand. Le roi, avec l'aide de Thomas More, a écrit un livre contre Luther, ce qui lui a valu de recevoir du pape le titre de Défenseur de la foi. Ce n'est pas que lui-même aime le frère Martin ; le cardinal et lui s'accordent à dire qu'il vaudrait mieux que Luther ne soit jamais né, où qu'il soit né doté d'un esprit plus subtil. Pourtant, il se tient au courant de ce qui est écrit, de ce qui arrive clandestinement par les ports de la Manche et par les petites criques des Angles, les estuaires où un petit bateau au chargement douteux peut accoster sur une plage puis être repoussé, au clair de lune, vers la mer. Il tient le cardinal informé, de sorte que lorsque More et ses amis du clergé font irruption, s'enflammant contre la dernière hérésie, le cardinal peut les apaiser d'un geste et déclarer : « Messieurs, je suis déjà informé. » Wolsey brûlera des livres, mais pas des hommes. Il l'a déjà fait, ne serait-ce qu'en octobre dernier, à la croix de Saint-Paul : un holocauste de la langue anglaise, et tant de riche papier consumé, et tant d'encre d'imprimerie noire.

Le Testament qu'il conserve dans le coffre est l'édition clandestine

d'Anvers, qui est plus facile à se procurer que l'impression allemande originale. Il connaît William Tyndale ; avant que Londres ne devienne trop risqué pour lui, ce dernier a logé pendant six mois chez Humphrey Monmouth, le maître drapier, en ville. C'est un homme de principes, un homme dur, et Thomas More l'appelle la Bête ; on dirait qu'il n'a jamais ri de sa vie, mais bon, pourquoi rire quand on est forcé de fuir sa terre natale ? Son Testament est un in-octavo en affreux papier bon marché : sur la page de titre sont inscrits les mots « IMPRIMÉ EN UTOPIE ». Il espère que Thomas More en a eu un exemplaire entre les mains. Il est tenté de lui montrer le sien, juste pour voir la tête qu'il fera.

Il referme le livre neuf. L'heure n'est plus à la lecture. Il sait qu'il n'a pas le temps de traduire lui-même le texte en latin afin de le faire circuler discrètement ; il devrait demander à quelqu'un de s'en charger à sa place, par amour de l'argent. C'est étonnant de voir à quel point cet amour est fréquent ces temps-ci, parmi ceux qui lisent l'allemand.

À sept heures il est rasé, a pris son petit déjeuner, et il porte une magnifique tenue de lin propre et de fine laine sombre qu'il n'a pas eu à emprunter à quelqu'un d'autre. Parfois, à cette heure, le père de Liz lui manque ; ce brave vieil homme qui était toujours debout aux aurores, et qui posait la main sur sa tête en lui disant, passe une bonne journée, Thomas, fais-le pour moi.

Il aimait le vieux Wykys. Il était venu le voir la première fois pour une question juridique. À l'époque – il avait, quoi, vingt-six, vingt-sept ans ? – il venait de rentrer de l'étranger et avait tendance à commencer une phrase dans une langue et à la finir dans une autre. En homme habile, Wykys avait amassé une jolie fortune dans le commerce de la laine. Il était originaire de Putney, mais ce n'était pas pour ça qu'il l'avait embauché ; c'était parce qu'il avait une recommandation et qu'il ne coûtait pas cher. Lors de leur premier entretien, tout en étalant ses papiers, Wykys avait déclaré : « Tu es le fils de Walter, n'est-ce pas ? Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Parce que, nom de Dieu, il n'y avait pas plus coriace que toi quand tu étais enfant. »

Il aurait expliqué, s'il avait su quel genre d'explication Wykys était capable de comprendre : j'ai cessé de me battre parce que, quand je vivais à Florence, je regardais les fresques chaque jour. Mais il avait simplement répondu : « J'ai trouvé un mode de vie plus simple. »

Ça faisait quelque temps que Wykys était fatigué et avait délaissé ses affaires. Il continuait d'envoyer des draps de laine sur le marché du nord de l'Allemagne, alors que – avec la longueur des toisons ces temps-ci, et la difficulté qu'il y avait à tisser de bons draps – il aurait mieux fait de se lancer dans le *kersey*, ou ce genre d'étoffes plus légères, et de les exporter via Anvers jusqu'en Italie. Mais Thomas avait écouté – il était doué pour écouter – les jérémiades du vieil homme, puis il avait déclaré : « Les temps changent. Laissez-moi vous emmener aux foires aux tissus cette année. »

Wykys savait qu'il ferait bien de se montrer à Anvers et à Bergen op

Zoom, mais il n'aimait pas la traversée.

« Il sera en sécurité avec moi, avait-il expliqué à Mercy, l'épouse de Wykys. Je connais une bonne famille chez qui il pourra loger.

– Très bien, Thomas Cromwell, avait-elle répondu. Mais faites attention. Pas de boissons hollandaises étranges. Pas de femmes. Pas de prédicateurs interdits dans des caves. Je vous connais.

– Je ne sais pas si je pourrai éviter les caves.

– Alors je vous propose un marché. Vous pouvez l'emmener à un sermon si vous ne l'emmenez pas au bordel. »

Mercy, soupçonne-t-il, vient d'une famille où l'on conserve et cite les écrits de John Wycliffe, où l'on connaît depuis toujours les Écritures saintes en anglais ; des bribes de textes amassées en cachette, des versets interdits calfeutrés dans les mémoires. Ces choses se transmettent d'une génération à l'autre, comme les yeux et le nez, comme la docilité ou la propension à la passion, comme la force musculaire ou le goût du risque. Si vous devez prendre des risques ces temps-ci, mieux vaut le prédicateur que la putain ; évitez la syphilis, surnommée à Florence la fièvre napolitaine, et à Naples, sans doute, la pourriture florentine. Le bon sens impose l'abstinence – dans toutes les parties de l'Europe, y compris dans ces îles. Nos vies sont limitées dans ce sens, contrairement à celles de nos aïeux.

Sur le bateau, il avait écouté les doléances habituelles des autres passagers : ces canailles de marins, les couloirs de navigation non marqués, les monopoles anglais. Les commerçants de la Hanse auraient préféré que leurs propres hommes mènent les navires à Gravesend : les Allemands sont une bande de voleurs, mais ils savent naviguer à contre-courant. Le vieux Wykys avait eu le mal de mer. Lui était resté sur le pont, se rendant utile ; vous avez dû être mousse, maître, lui avait dit un membre d'équipage. Une fois à Anvers, ils s'étaient dirigés vers l'enseigne du Saint-Esprit. Le serviteur qui avait ouvert la porte s'était écrié : « C'est maître Thomas qui revient nous voir ! », comme s'il revenait du royaume des morts. Et les trois hommes âgés, les trois frères hollandais qu'il avait rencontrés sur le bateau, étaient sortis en s'exclamant : « Thomas, notre pauvre enfant errant, notre fugueur, notre petit ami maltraité. Bienvenue, entre et réchauffe-toi ! »

C'est aujourd'hui le seul endroit où il est toujours considéré comme un fugueur, un petit garçon battu.

Leurs femmes, leurs filles, leurs chiens l'avaient couvert de baisers. Puis il avait laissé le vieux Wykys près de la cheminée – le langage des vieillards est universel, toujours les mêmes conseils pour soulager les douleurs, les mêmes apitoiements mesquins, les mêmes radotages sur les caprices et les exigences de leurs épouses. Le plus jeune des frères traduisait, comme d'habitude, conservant un visage impassible, même quand les termes devenaient anatomiques.

Il était pour sa part allé boire avec les trois fils des trois frères. « *War wil je ?* avaient-ils plaisanté. L'affaire du vieux ? Sa femme quand il mourra ?

– Non, avait-il répondu, se surprenant lui-même. Je crois que je veux

sa fille.

– Jeune ?

– Veuve. Relativement jeune. »

À son retour à Londres, il savait qu'il pouvait remettre l'affaire de Wykys sur pied. Il lui restait cependant à réfléchir à son fonctionnement au quotidien. « J'ai vu votre stock, avait-il dit à Wykys. J'ai vu vos comptes. Maintenant, montrez-moi vos employés. »

C'était la clé, naturellement, la clé qui mènerait à la réussite. Les personnes sont toujours la clé, et si l'occasion vous est donnée de les regarder dans les yeux, vous pouvez voir si elles sont honnêtes et à la hauteur de la tâche. Il avait renvoyé le commis principal – lui disant, soit vous partez, soit nous allons au tribunal – et l'avait remplacé par un subalterne bègue, un garçon qu'on lui avait décrit comme idiot. Timide, voilà ce qu'il était ; Cromwell avait inspecté son travail chaque soir, désignant doucement et sans un mot chaque erreur et omission, et au bout de quatre semaines le garçon s'était avéré à la fois compétent et enthousiaste, et il s'était mis à le suivre partout comme un chiot. Un investissement de quatre semaines, plus quelques jours sur les quais à vérifier qui s'en mettait plein les poches, et, à la fin de l'année, Wykys avait recommencé à faire des bénéfices.

Quand il lui avait montré les chiffres, Wykys s'était éloigné d'un pas lourd et avait hurlé : « Lizzie ? Lizzie ? Descends. »

Elle les avait rejoints.

« Tu veux un nouveau mari. Celui-ci fera-t-il l'affaire ? »

Elle l'avait scruté de la tête aux pieds.

« Eh bien, père, vous ne l'avez pas choisi pour sa beauté. » Puis à Cromwell, arquant les sourcils, elle avait demandé : « Voulez-vous une femme ?

– Je ferais peut-être mieux de vous laisser discuter de tout ça ? » avait observé le vieux Wykys.

Il paraissait confus, semblait estimer qu'ils feraient bien de s'asseoir et de rédiger un contrat sur-le-champ.

Et c'est presque ce qu'ils avaient fait. Lizzie voulait des enfants ; lui voulait une épouse avec des contacts en ville et un peu d'argent. Et quelques semaines plus tard ils étaient mariés. Gregory était arrivé dans l'année qui avait suivi. Une heure après sa naissance, Cromwell avait tiré du berceau l'enfant qui hurlait et se débattait avec force, il avait embrassé son crâne duveteux et lui avait dit, je serai aussi tendre avec toi que mon père ne l'a pas été avec moi. Car à quoi bon élever des enfants si chaque génération n'est pas meilleure que la précédente ?

Donc ce matin – levé tôt, ruminant ce que Liz lui a dit la veille – il se demande, pourquoi mon épouse se soucierait-elle des femmes qui n'ont pas de fils ? Peut-être les femmes sont-elles ainsi : peut-être passent-elles leur temps à s'imaginer ce que ça fait d'être une autre.

Ça peut être instructif, songe-t-il.

Il est huit heures. Lizzie est descendue. Ses cheveux sont ramassés

sous un calot de lin et ses manches sont retroussées.

« Oh, Liz, dit-il en riant. Tu ressembles à une femme de boulanger.

– Surveille tes manières, garçon de salle. »

Rafe entre dans la pièce : « Nous retournons chez monseigneur le cardinal ?

– Où voudrais-tu aller ? » dit-il. Il rassemble ses papiers pour la journée. Donne une tape affectueuse à sa femme, embrasse sa chienne. Il sort. C'est un matin bruineux mais le ciel s'éclaircit, et, avant qu'ils atteignent York Place, il est clair que le cardinal a tenu parole. Un flot de lumière baigne la rivière, aussi pâle que la chair d'un citron.

DEUXIÈME PARTIE

I

La visite

1529

Ils vident la maison du cardinal. Pièce après pièce, les hommes du roi débarrassent York Place de son propriétaire. Ils empaquettent des parchemins et des rouleaux de manuscrit, des missels et des mémorandums et les volumes de ses comptes rendus personnels ; ils emportent même l'encre et les plumes. Ils arrachent des murs les panneaux de bois sur lesquels sont peintes les armoiries du cardinal.

Ils sont arrivés un dimanche, deux dignitaires vengeurs : le duc de Norfolk, un faucon à l'œil vif, et le duc de Suffolk, tout aussi déterminé. Ils ont informé le cardinal qu'il était démis de sa fonction de lord-chancelier, et ont exigé qu'il restitue le grand sceau d'Angleterre. Lui, Cromwell, a touché le bras du cardinal. Un bref aparté. Puis le cardinal revient auprès des hommes, courtois : il semble qu'une requête écrite du roi soit nécessaire ; en avez-vous une ? Oh : quelle négligence de votre part. Il faut beaucoup d'aplomb pour rester aussi calme ; mais le cardinal n'en manque pas.

« Vous voulez que nous retournions à Windsor ? » Charles Brandon est incrédule. « Pour un bout de papier ? Alors que la situation est claire ? »

Ça, c'est bien le duc de Suffolk ; considérer que la lettre de la loi est une sorte de luxe. Cromwell murmure de nouveau à l'oreille du cardinal, et le cardinal répond : « Non, je crois que nous ferions mieux de leur dire, Thomas… inutile de prolonger inutilement cette affaire… Messieurs, mon avocat ici présent affirme que je ne peux pas vous donner le sceau, que vous ayez ou non une demande écrite. Il dit, plus précisément, que je ne peux le remettre qu'au maître des Rouleaux[1]. Vous feriez donc bien de l'amener avec vous. »

Lui déclare, d'un ton léger : « Soyez heureux que nous vous ayons

prévenus, messieurs. Sinon vous auriez sûrement dû effectuer trois voyages, n'est-ce pas ? »

Norfolk sourit. Il aime la confrontation. « Je vous suis obligé, maître », dit-il.

Quand ils s'en vont, Wolsey se retourne et l'étreint avec jubilation. Même s'ils savent que c'est la dernière de leurs victoires, il est important de faire preuve d'ingéniosité ; vingt-quatre heures sont toujours bonnes à prendre quand le roi est si inconstant. De plus, ils se sont amusés. « Maître des Rouleaux, dit Wolsey. Le saviez-vous, ou est-ce une invention de votre part ? »

Lundi matin les ducs reviennent. Ils ont pour ordre d'expulser les occupants le jour même, car le roi veut envoyer ses propres maçons et décorateurs afin que le palais soit prêt pour recevoir lady Anne Boleyn, qui a besoin d'une résidence à Londres.

Il s'est préparé à leur faire face et à parlementer ; quelque chose m'a-t-il échappé ? Ce palais appartient à l'archidiocèse de York. Depuis quand lady Anne est-elle archevêque ?

Mais la marée d'hommes qui déferle dans les escaliers les emporte. Les deux ducs se sont faits discrets, et il n'y a personne avec qui parlementer. Quelle vision terrible, dit quelqu'un : maître Cromwell privé d'un combat. Et maintenant le cardinal est prêt à partir, mais où ? Par-dessus son écarlate habituelle, il porte une cape de voyage qui appartient à quelqu'un d'autre ; on confisque sa garde-robe vêtement après vêtement, il doit donc prendre ce qu'il trouve. C'est l'automne, et malgré sa carrure Wolsey sent le froid.

On retourne les coffres et on renverse leur contenu. Le sol est jonché de lettres de papes, de lettres d'érudits de toute l'Europe : d'Utrecht, de Paris, de Saint-Jacques-de-Compostelle ; d'Erfurt, de Strasbourg, de Rome. On empaquette ses évangiles pour les porter aux bibliothèques du roi. Les volumes sont lourds, et aussi délicats que s'ils respiraient ; leurs pages sont en vélin, rehaussées par les enlumineurs de teintes lapis et vert feuille.

On arrache les tapisseries et on laisse les murs nus. On roule Salomon et Saba, les monarques de laine ; et tandis que leurs corps se rapprochent, leurs yeux se remplissent de l'image de l'autre et leurs minuscules poumons inhalent des fibres de ventres et de cuisses. Puis c'est au tour des scènes de chasse du cardinal, les scènes de plaisir séculier : les paysans folâtres pataugeant dans des mares, les cerfs aux abois, les meutes hurlantes, les épagneuls retenus par des laisses en soie et les mastiffs avec leurs colliers à pointes, les chasseurs avec leurs ceintures à clous et leurs couteaux, les femmes à cheval avec leurs toques coquettes, la mare bordée de joncs, les agneaux dociles en pâture, et les cimes des arbres floues et bleuâtres, s'étirant au loin en un long panache, jusqu'à un paysage d'à-pics calcaires sous un vaste ciel blanc.

Le cardinal regarde les charognards accomplir leur travail. « Avons-nous des rafraîchissements pour nos visiteurs ? »

Dans les deux grandes salles qui jouxtent la galerie, on a installé des grandes tables. Chacune mesure six mètres de long et on en apporte d'autres. Dans la chambre dorée ont été étalés la vaisselle d'or du cardinal, ses bijoux et ses pierres précieuses, et on déchiffre ses inventaires en annonçant le poids de chaque assiette. Dans la chambre du Conseil on empile ses objets en argent et ceux qui sont plaqués d'or. Comme tout est répertorié, jusqu'à la moindre casserole cabossée, on a placé des paniers sous les tables pour y jeter tout ce qui ne retiendra probablement pas l'attention du roi. Sir William Gascoigne, le trésorier du cardinal, va constamment d'une pièce à l'autre, préoccupé, parlant, dirigeant l'attention des hommes vers le moindre recoin, le moindre placard ou coffre qu'ils auraient pu négliger.

Derrière lui trottine George Cavendish, l'huissier du cardinal ; son visage trahit son désarroi. On apporte les habits de cérémonie du cardinal, ses chapes. Raidies par les broderies, cousues de perles, incrustées de pierres précieuses, elles semblent tenir debout toutes seules. Les pilleurs tapent dessus comme s'ils tapaient sur Thomas Becket. Ils les consignent dans leur registre, et après les avoir mises à genoux et leur avoir brisé le dos, ils les balancent dans des caisses. Cavendish tressaillit.

« Pour l'amour de Dieu, messieurs, garnissez ces malles d'une double épaisseur de batiste. Voudriez-vous anéantir le beau travail que des nonnes ont mis leur vie à accomplir ? » Il se retourne. « Maître Cromwell, pensez-vous que nous pourrons faire partir ces gens avant la tombée de la nuit ?

– Seulement si nous les aidons. Puisque cela doit être fait, autant nous assurer qu'ils le font convenablement. »

C'est un spectacle indécent : l'homme qui a gouverné l'Angleterre, rabaissé. Ils ont sorti des rouleaux de fine toile hollandaise, de velours et de gros-grain, de soie souple et de taffetas, de précieuses étoffes au mètre : la soie écarlate dans laquelle il affronte les chaleurs de l'été londonien, le brocart cramoisi qui lui tient chaud quand la neige tombe sur Westminster et tourbillonne en fondant au-dessus de la Tamise. En public le cardinal porte du rouge, rien que du rouge, en diverses épaisseurs, divers tissages, divers degrés de pigmentation et de teinture, mais à chaque fois le meilleur en son genre, toujours le meilleur rouge que l'on puisse acheter. Il y a eu des jours où, sortant fièrement de sa maison, il déclarait : « Alors, maître Cromwell, évaluez donc mon prix au mètre ! »

Et lui répondait : « Voyons voir. » Il tournait lentement autour du cardinal. « Je peux ? » Il pinçait alors une manche entre ses doigts experts ; puis, reculant, il le toisait pour évaluer sa circonférence – année après année, le cardinal s'épaississait – et il proposait un chiffre. Le cardinal applaudissait, ravi.

« Que les envieux nous admirent ! Allons, en route ! »

Sa procession se formait, ses croix d'argent, ses huissiers d'armes avec leurs haches dorées : car le cardinal ne se rendait nulle part en public sans une procession.

Donc, jour après jour, à sa demande et pour l'amuser, Cromwell estimait le prix de son maître. Maintenant, c'est le roi qui a envoyé une armée pour le faire. Mais il aimerait leur arracher leurs plumes des mains et écrire sur leurs inventaires : *Thomas Wolsey est un homme qui n'a pas de prix*.

« Thomas, dit le cardinal en lui donnant une petite tape. Tout ce que j'ai, je le tiens du roi. Le roi me l'a donné, et s'il lui plaît de reprendre York Place et tous les meubles qu'il contient, je suis certain que nous possédons d'autres maisons, que nous avons d'autres toits pour nous abriter. » Le cardinal s'accroche à lui. « Donc je vous interdis de frapper qui que ce soit. »

Le cardinal fait mine de maintenir les bras de Cromwell serrés contre ses flancs tout en souriant. Ses doigts tremblent.

Le trésorier Gascoigne arrive et dit : « J'entends que Votre Excellence êtes censée se rendre directement à la Tour de Londres.

– Vraiment ? demande Cromwell. Où avez-vous entendu cela ?

– Sir William Gascoigne, intervient le cardinal en étirant chaque syllabe de son nom, qu'ai-je fait d'après vous qui puisse pousser le roi à vouloir m'emprisonner à la Tour ?

– Ça vous ressemble bien, dit Cromwell à Gascoigne, de propager chaque ragot que vous entendez. Est-ce là tout le réconfort que vous avez à offrir – pénétrer ici avec d'affreuses rumeurs ? Personne ne va à la Tour. Nous allons… » Tout le monde attend tandis qu'il improvise. « À Esher. Et votre tâche, ajoute-t-il en lui donnant une légère chiquenaude, est de garder un œil sur tous ces étrangers et de vous assurer que chaque chose qui est prise ici va bien là où elle est censée aller, et que rien ne disparaît en cours de route, car sinon c'est vous qui irez frapper aux portes de la Tour en suppliant qu'on vous laisse entrer, pour échapper à mon courroux. »

Parmi les bruits divers, des sortes d'acclamations étouffées, au fond de la pièce. Il est difficile d'échapper à l'impression que tout cela est une pièce de théâtre, et que le cardinal y tient le rôle principal : *Le Cardinal et ses serviteurs*. Et c'est une tragédie.

Cavendish le tire par le bras, anxieux, en sueur.

« Mais, maître Cromwell, la maison à Esher est vide, nous n'y avons pas une marmite, pas un couteau ni une broche. Et où dormira monseigneur le cardinal, car je doute que nous ayons un lit propre, et pas plus de draps ni de bois pour le feu… et comment nous rendrons-nous là-bas ?

– Sir William, dit le cardinal à Gascoigne, pardonnez à maître Cromwell, qui est, en l'occasion, excessivement brutal ; mais écoutez ce qu'il dit. Puisque tout ce que je possède provient du roi, tout doit lui être rendu en bon ordre. » Il se retourne, la lèvre tremblante. À l'exception du moment où il a défié le duc la veille, il n'a pas souri depuis un mois. « Tom, dit-il, j'ai passé des années à vous apprendre à ne pas parler ainsi. »

Cavendish déclare : « Ils n'ont pas encore saisi la barge de monseigneur le cardinal. Ni ses chevaux.

– Non ? » Cromwell pose une main sur l'épaule de Cavendish. « Nous remonterons la rivière. Autant de personnes que la barge pourra en accueillir. Les chevaux pourront nous rejoindre à… en réalité, à Putney, et après cela nous… emprunterons ce dont nous aurons besoin. Allez, George Cavendish, faites preuve d'ingéniosité, nous avons fait au cours de ces dernières années des choses plus difficiles que déménager à Esher. »

Est-ce vrai ? Il n'a jamais trop prêté attention à Cavendish, un homme plutôt sensible qui parle beaucoup de serviettes de table. Mais il essaie de trouver le moyen de lui insuffler un peu de fermeté militaire, et le meilleur moyen d'y parvenir est de suggérer qu'ils ont partagé en frères d'armes quelque campagne par le passé.

« Oui, oui, répond Cavendish, nous allons faire venir la barge. »

Bien, dit-il, et le cardinal s'étonne, Putney ? et tente de rire. Il ajoute, eh bien, Thomas, vous avez remis Gascoigne à sa place ; il y a quelque chose en lui que je n'ai jamais aimé, et lui de demander, alors pourquoi l'avez-vous gardé ? et le cardinal répond, oh, vous savez, c'est comme ça, avant de répéter, Putney, hein ?

Cromwell dit : « Quoi que nous réserve ce voyage, nous n'oublierons jamais comment, il y a neuf ans, pour la rencontre de deux rois, Votre Excellence a créé une ville d'or dans de tristes champs humides de Picardie[2]. Depuis, Votre Excellence n'a fait que croître en sagesse et dans l'estime du roi. »

Il parle fort pour que tout le monde l'entende ; et il pense, il était alors question de paix, théoriquement, alors qu'aujourd'hui est le premier jour d'une campagne qui s'avérera soit longue soit courte ; nous ferions mieux de nous retrancher et d'espérer que nos voies de ravitaillement résistent.

« Je crois que nous parviendrons à trouver des accessoires pour la cheminée et des marmites pour la soupe et tout ce que George Cavendish jugera indispensable. Quand je songe que Votre Excellence a approvisionné les grandes armées du roi qui sont allées se battre en France.

– Oui, dit le cardinal, et nous savons tous ce que vous pensiez de nos campagnes, Thomas. »

Cavendish demande : « Que voulez-vous dire ? » Et le cardinal répond : « George, ne vous rappelez-vous pas ce que mon fidèle Cromwell a dit à la Chambre des communes, il doit y avoir cinq ans de cela, alors que nous demandions des subsides pour la nouvelle guerre ?

– Il a pris position contre Votre Excellence ! »

Gascoigne – qui écoute attentivement la conversation – déclare : « Vous n'avez pas agi dans votre intérêt, maître, en parlant contre le roi et monseigneur le cardinal, car je me souviens de votre discours, et je vous assure que les autres s'en souviendront également, et vous ne vous êtes pas fait que des amis, Cromwell. »

Lui hausse les épaules. « Je ne cherchais pas à plaire. Nous ne sommes pas tous comme vous, Gascoigne. Je voulais que les Communes tirent quelques leçons de la fois précédente. Qu'elles

repensent au passé.

– Vous avez dit que nous perdrions.

– J'ai dit que nous ferions faillite. Mais je vais vous dire, toutes nos guerres se seraient terminées encore plus mal si monseigneur le cardinal ne les avait pas approvisionnées.

– En l'année 1523…, commence Gascoigne.

– Devons-nous reparler de tout cela maintenant ? coupe le cardinal.

– … le duc de Suffolk n'était qu'à cinquante miles de Paris.

– Oui, dit Cromwell, et savez-vous ce que représentent cinquante miles pour un fantassin à moitié affamé en hiver, quand il dort sur un sol humide et se réveille transi ? Savez-vous ce que représentent cinquante miles pour un train d'équipage, avec des charrettes enfoncées jusqu'aux essieux dans la boue ? Et quant aux triomphes de 1513, n'en parlons pas.

– Tournai ! Thérouanne ! s'écrie Gascoigne. Ne voyez-vous pas ce qui s'est passé ? Deux villes françaises ont été prises ! Le roi si vaillant sur le champ de bataille ! »

Si nous étions sur le champ de bataille en ce moment, pense-t-il, je cracherais à vos pieds.

« Si vous aimez tellement le roi, allez travailler pour lui. Ou le faites-vous déjà ? »

Le cardinal s'éclaircit doucement la voix.

« Nous le faisons tous », déclare Cavendish.

Et le cardinal dit : « Thomas, nous sommes l'ouvrage de sa main. »

Lorsqu'ils gagnent la barge du cardinal, ses drapeaux flottent : la rose Tudor, les craves des Cornouailles. Cavendish dit, écarquillant les yeux : « Regardez tous ces petits bateaux sur le fleuve. » Pendant un moment, le cardinal songe que les Londoniens sont venus lui souhaiter bonne chance. Mais comme il grimpe à bord, des sifflets et des huées jaillissent des embarcations ; des spectateurs se massent sur la rive, et bien que les hommes du cardinal les tiennent à l'écart, leurs intentions ne font aucun doute. Quand la barge commence à remonter le fleuve, dans la direction opposée de la Tour de Londres, des grondements et des cris de menace s'élèvent.

C'est alors que le cardinal s'effondre, se laissant tomber sur son siège, et il se met à parler, et parler, parler, parler, durant tout le trajet jusqu'à Putney.

« Me détestent-ils donc tant ? Qu'ai-je fait si ce n'est promouvoir leur commerce et leur montrer ma bonne volonté ? Ai-je semé la haine ? Non. Je n'ai poursuivi personne en justice. J'ai cherché des remèdes chaque année quand le blé était rare. Quand les apprentis se sont soulevés, j'ai imploré à genoux et en larmes le roi d'épargner les émeutiers alors qu'ils se tenaient devant les cordes auxquelles ils devaient être pendus.

– La multitude, observe Cavendish, souhaite toujours le changement. Elle ne voit jamais un grand homme établi sans vouloir précipiter sa chute – juste pour la nouveauté de la chose.

– Quinze années chancelier. Vingt à son service. À celui de son père avant cela. Je ne me suis jamais économisé… me levant tôt, veillant tard…

– Tenez, vous voyez, dit Cavendish, à quoi ça mène de servir un prince ! Il faut se méfier de leurs sautes d'humeur.

– Les princes n'ont pas à être cohérents », observe Cromwell.

Il songe, je vais peut-être m'oublier, me pencher et te pousser par-dessus bord.

Le cardinal ne s'est pas oublié, loin de là ; il regarde en arrière, repense à l'avènement du jeune roi vingt ans plus tôt.

« Mettez-le au travail, disaient certains. Mais j'ai dit, non, c'est un jeune homme. Laissons-le chasser, jouter, faire voler ses faucons…

– Jouer sa musique, ajoute Cavendish. Toujours en train de pincer un instrument ou un autre. Et de chanter.

– On dirait que vous parlez de Néron.

– Néron ? » Cavendish sursaute. « Je n'ai jamais rien dit de tel.

– Le prince le plus doux et le plus sage de toute la chrétienté, dit le cardinal. Je ne laisserai personne dire du mal de lui.

– Vous avez parfaitement raison, dit Cromwell.

– Ce que je ne ferais pas pour lui ! Je traverserais la Manche aussi légèrement qu'on enjambe une rigole de pisse dans la rue. » Le cardinal secoue la tête. « De jour comme de nuit, à cheval ou en prières… vingt années…

– Est-ce une particularité des Anglais ? » demande sincèrement Cavendish. Il pense encore au tumulte lorsqu'ils ont embarqué ; et, même maintenant, des gens courent encore sur les berges en faisant des gestes obscènes et en sifflant. « Dites-nous, maître Cromwell, vous qui êtes allé à l'étranger, les Anglais sont-ils particulièrement ingrats ? Il me semble qu'ils aiment le changement pour le simple plaisir de changer.

– Je ne crois pas qu'il s'agisse des Anglais. Je crois qu'il s'agit des gens en général. Ils espèrent toujours quelque chose de meilleur.

– Mais que leur apporte le changement ? insiste Cavendish. Un chien repu de viande est remplacé par un chien affamé qui mord l'os le plus proche. L'homme repu d'honneurs part, et l'homme affamé et maigre prend sa place. »

Il ferme les yeux. Le fleuve s'agite sous eux, des silhouettes sombres dans une allégorie de la Fortune. La Splendeur déchue se trouve en son centre. Cavendish, penché sur sa droite tel un Vertueux Conseiller, marmonne des conseils superflus et tardifs que l'éminence, accablée, écoute en inclinant la tête ; Cromwell, tel un Tentateur, est assis sur la gauche, tandis que le cardinal lui broie la main avec ses doigts ornés de grenat et de tourmaline. George finirait probablement dans le fleuve, si ce qu'il disait, malgré les platitudes, ne faisait pas si tristement sens. Et pourquoi ? Stephen Gardiner, songe-t-il. Il n'est peut-être pas convenable de qualifier le cardinal de chien repu, mais Stephen est assurément maigre et affamé, et le roi a fait de lui son secrétaire particulier. Il n'est pas inhabituel que le personnel du

cardinal soit ainsi promu, après avoir consciencieusement appris auprès de Wolsey la compétence et le zèle ; et, s'il s'acquitte convenablement de sa tâche, Stephen pourrait devenir l'homme le plus proche du roi, à l'exception tout de même du porte-coton qui l'accompagne à la selle et lui tend un linge pour s'essuyer. Ça ne me dérangerait guère, songe-t-il, que Stephen obtienne ce poste-là.

Le cardinal ferme les yeux. Des larmes suintent de sous ses paupières.

« Car il est vrai, dit Cavendish, que la fortune est inconstante, capricieuse et changeante… »

Tout ce qu'il aurait à faire, c'est étrangler Cavendish, rapidement, pendant que le cardinal a les yeux fermés. Cavendish devine ses pensées et porte la main à sa gorge. Et alors ils se regardent, penauds. L'un d'eux en a trop dit ; l'un d'eux s'est trop ému. Il n'est pas aisé de savoir où se situe l'équilibre. Il balaie du regard la berge de la Tamise. Le cardinal continue de sangloter et de lui serrer la main.

Tandis qu'ils remontent le fleuve, la rive cesse d'être une source d'inquiétude. Non pas parce qu'à Putney les Anglais sont moins inconstants. C'est juste qu'ils n'ont pas encore appris la nouvelle.

Les chevaux attendent. Le cardinal, en tant qu'homme d'Église, a toujours monté un grand mulet robuste ; mais comme il chasse avec les rois depuis vingt ans, son écurie rend tous les nobles envieux. La bête est là, agitant ses longues oreilles, avec son habituel harnachement écarlate, et à côté d'elle M. Sexton, l'idiot du cardinal.

« Pour l'amour de Dieu, que fait-il ici ? » demande Cavendish.

Sexton s'approche et prononce quelque chose à l'oreille du cardinal ; celui-ci s'esclaffe. « Très drôle, Patch. Maintenant, sois gentil, aide-moi à monter en selle. »

Mais Patch – Sexton – n'est pas à la hauteur de la tâche. Le cardinal semble affaibli ; comme s'il sentait le poids de la chair accrochée à ses os. Cromwell met pied à terre, adresse un geste de tête aux trois serviteurs les plus robustes. « Monsieur Patch, tenez la tête de Christopher. » Quand Patch fait mine de ne pas savoir que Christopher est le mulet et cravate l'homme qui se tient à côté de lui, il s'écrie, oh pour l'amour de Dieu, Sexton, écartez-vous, ou je vous jette dans un sac et je vous noie.

L'homme qui a failli se faire arracher la tête se relève, se masse la nuque ; il dit, merci maître Cromwell, et s'avance en clopinant pour saisir la bride. Cromwell et deux autres hissent le cardinal sur sa selle. Le cardinal semble honteux.

« Merci, Tom. » Il lâche un rire tremblant. « Je te reconnais bien là, Patch. »

Ils sont prêts à partir. Cavendish lève les yeux.

« Que les saints nous protègent ! » Un cavalier solitaire descend la colline au galop. « Une arrestation !

– Par un homme seul ?

– Un éclaireur, répond Cavendish », et Cromwell réplique, Putney

est certes dangereux mais ils n'ont pas besoin d'envoyer des éclaireurs.

Quelqu'un s'écrie alors : « C'est Henry Norris ! »

Henry saute de sa monture. Quelle que soit la raison de sa venue, il est dans tous ses états. Henry Norris est l'un des meilleurs amis du roi ; il est, pour être exact, le porte-coton du roi, l'homme qui lui tend le linge pour s'essuyer.

Wolsey comprend immédiatement que le roi n'enverrait pas Norris pour l'arrêter.

« Allons, sir Harry, reprenez votre souffle. Qu'y a-t-il de si urgent ? »

Norris répond, je vous demande pardon, monseigneur, monseigneur le cardinal, il ôte vivement son chapeau à plume, s'essuie le visage du bras, sourit de la façon la plus avenante possible. Il répond au cardinal de bonne grâce : le roi lui a ordonné de se lancer à la poursuite de Son Excellence et de la rattraper, de la rassurer et de lui donner cette bague qu'elle connaît bien – bague qu'il tend dans la paume de son gant.

Le cardinal descend difficilement de son mulet et tombe à terre. Il saisit la bague et la porte à ses lèvres. Il prie. Il prie, remercie Norris, implore la bénédiction de son souverain. « Je n'ai rien à lui envoyer. Rien de valeur à envoyer au roi. » Il regarde autour de lui, comme s'il cherchait des yeux quelque chose à envoyer : un arbre, peut-être ? Norris essaie de le remettre sur pied, finit par s'agenouiller à côté de lui – cet homme soigné et charmant – dans la boue de Putney. Le message qu'il porte au cardinal semble être que, si le roi paraît mécontent, il ne l'est pas réellement ; qu'il sait que le cardinal a des ennemis ; que lui-même, Henricus Rex, n'est pas l'un d'eux ; que cette démonstration de force a pour seul objectif de satisfaire ces ennemis ; qu'il peut récompenser le cardinal en lui offrant deux fois plus que ce qu'on lui a pris.

Le cardinal se met à pleurer. Il commence à pleuvoir, et la pluie leur fouette le visage. Le cardinal parle à Norris, vite, à voix basse, puis tire une chaîne qu'il porte autour du cou et tente de la placer autour de celui de Norris, mais elle s'emmêle dans les attaches de sa cape et plusieurs personnes se précipitent pour l'aider vainement, et Norris se lève et s'époussette avec un gant tout en serrant la chaîne dans l'autre.

« Passez-la, implore le cardinal, et quand vous la regarderez pensez à moi, et recommandez-moi auprès du roi. »

Cavendish sursaute, approche sa monture de celle de Norris.

« Son reliquaire ! » George est contrarié, étonné. « S'en séparer ainsi ! Il provient de la Sainte Croix !

– Nous lui en trouverons un autre, intervient Cromwell. Je connais un homme à Pise qui en fabrique dix pour cinq florins et vous en donnera une douzaine si vous payez d'avance. Et il vous fournit un certificat avec l'empreinte du pouce de saint Pierre pour attester son authenticité.

– Quelle honte ! » s'indigne Cavendish, et il éloigne sèchement son cheval.

Maintenant qu'il a livré son message, Norris s'écarte également, et

on essaie de remettre le cardinal en selle. Cette fois, quatre hommes puissants s'avancent, comme si c'était un numéro. La pièce de théâtre s'est transformée en une sorte d'interlude comique ; c'est, songe Cromwell, la raison pour laquelle Patch est ici. Il s'approche sur son cheval, regardant vers le sol.

« Norris, pouvons-nous avoir tout cela par écrit ? »

Norris sourit, répond : « J'en doute, maître Cromwell ; il s'agit d'un message confidentiel à l'intention de monseigneur le cardinal. Les paroles de mon maître étaient destinées à lui seul.

– Et cette récompense que vous évoquez ? »

Norris éclate de rire – comme il le fait à chaque fois, pour désarmer l'hostilité – et murmure : « Je crois que c'était une métaphore.

– C'est aussi ce que je crois. » Doubler la richesse du cardinal ? Pas avec les revenus d'Henri. « Rendez-nous ce qui a été pris. Nous ne demandons pas le double. »

La main de Norris monte jusqu'à la chaîne, qu'il porte désormais autour du cou.

« Mais tout provient du roi. Vous ne pouvez pas appeler ça du vol.

– Je n'ai pas parlé de vol. »

Norris acquiesce, songeur.

« Non, en effet.

– Ils n'auraient pas dû prendre les tenues de cérémonie. Elles appartiennent à monseigneur en tant qu'homme d'Église. Que prendront-ils ensuite ? Ses bénéfices ?

– Esher – où vous vous rendez en ce moment même, n'est-ce pas ? – est bien entendu l'une des maisons que monseigneur le cardinal détient en tant qu'évêque de Winchester.

– Et ?

– Il conserve pour le moment cette propriété et ce titre, mais… disons… le roi doit y réfléchir. Vous savez que monseigneur le cardinal est accusé au titre des statuts de *praemunire*[3], pour avoir soutenu une juridiction étrangère sur le territoire.

– Ne m'apprenez pas la loi. »

Norris incline la tête.

Cromwell songe, l'été dernier, quand les choses ont commencé à aller de travers, j'aurais dû persuader monseigneur le cardinal de me laisser gérer ses revenus, et mettre de l'argent en sécurité à l'étranger où ils n'auraient pu le prendre ; mais il n'aurait jamais admis que les choses allaient mal. Pourquoi l'ai-je laissé profiter tranquillement du moment présent ?

Norris a la main posée sur la bride de son cheval.

« J'ai toujours admiré votre maître, dit-il, et j'espère que dans cette adversité il s'en souviendra.

– Je pensais qu'il n'était pas dans l'adversité ? À vous en croire. »

Comme ce serait simple s'il était autorisé à l'empoigner et à le secouer pour lui arracher des réponses franches. Mais ce n'est pas si simple ; c'est ce que le monde et le cardinal concourent à lui apprendre. Bon sang, songe-t-il, à mon âge je devrais savoir. On ne

réussit pas en étant original. On ne réussit pas en étant brillant. On ne réussit pas en étant fort. On réussit en étant un escroc subtil ; ce que, dans un sens, Norris est à ses yeux, et il sent une antipathie irrationnelle prendre racine en lui. Mais après tout, les circonstances sont extraordinaires – le cardinal dans la boue, les efforts humiliants pour le remettre en selle, les radotages incessants de Wolsey sur la barge, et pire encore, quand il était à genoux, il parlait sans discontinuer comme s'il s'effilochait, tel un grand fil d'écarlate qui se détisserait et vous entraînerait dans un labyrinthe écarlate au cœur duquel se trouverait un monstre agonisant.

« Maître Cromwell ? » dit Norris.

Il ne sait pas vraiment ce qu'il pense ; alors il baisse les yeux vers Norris avec une expression plus douce et dit : « Merci pour tout ce réconfort.

– Eh bien, mettez monseigneur le cardinal à l'abri de la pluie. Je dirai au roi comment je l'ai trouvé.

– Dites-lui que vous vous êtes agenouillés dans la boue ensemble. Il sera peut-être amusé.

– Oui. » Norris a l'air triste. « On ne sait jamais ce qui l'amusera. »

C'est à cet instant que Patch se met à hurler. Le cardinal, apparemment – cherchant désespérément un cadeau –, a offert Patch au roi. Il a souvent dit qu'il valait mille livres. Il doit donc partir avec Norris, sur-le-champ ; et il faut le renfort de quatre hommes du cardinal pour le soumettre. Il se débat. Il mord. Il donne des coups de poing et de pied. Jusqu'au moment où il est balancé sur une mule d'équipage ; jusqu'au moment où il se met à pleurer, hoquetant, ses côtes se soulevant, ses pieds pendouillant stupidement, son manteau déchiré et la plume de son chapeau brisée en deux.

« Mais, Patch, dit le cardinal, mon cher ami. Tu me verras souvent, une fois que le roi et moi nous comprendrons de nouveau. Mon cher Patch, je t'écrirai une lettre, une lettre rien que pour toi. Je l'écrirai ce soir, promet-il, et je mettrai mon gros cachet dessus. Le roi t'adorera ; c'est l'âme la plus douce de toute la chrétienté. »

Patch hurle une unique note, tel un homme attrapé par les Turcs et empalé.

Regardez, dit Cromwell à Cavendish, c'est véritablement un idiot. Il n'aurait pas dû attirer l'attention sur lui.

Esher : le cardinal met pied à terre à l'ombre de l'ancien siège de l'évêque Waynflete, dominé par quatre tours octogonales. La porte est encastrée dans un mur défensif surmonté d'une promenade ; plutôt austère à première vue, mais le bâtiment est en briques, avec des ornements et de jolies incrustations. « Impossible à fortifier », déclare Cromwell. Cavendish est silencieux. « George, vous êtes censé dire : "Mais le besoin ne s'en présentera jamais." »

Le cardinal n'est pas venu ici depuis qu'il a fait construire Hampton Court. Ils ont envoyé des messages prévenant de leur arrivée, mais sont-ils vraiment attendus ? Mettez monseigneur à l'aise, dit-il, et il se

rend directement aux cuisines. À Hampton Court, les cuisines ont l'eau courante ; mais ici, rien ne coule à part le nez des cuisiniers. Cavendish avait raison. En fait, c'est même pire qu'il ne le croyait. Les garde-manger sont presque vides et le matériel a été mal entretenu ou pillé. Il y a des charançons dans la farine. Il y a des excréments de souris à l'endroit où la pâte est censée être roulée. C'est presque la Saint-Martin, et ils n'ont même pas songé à saler le bœuf. La *batterie de cuisine*[*] est dans un état lamentable, et la marmite pour le bouillon est moisie. Il y a plusieurs petits garçons assis près du foyer. Il parvient, contre des espèces sonnantes et trébuchantes, à les persuader de récurer et d'astiquer ; les enfants acceptent de bon cœur toute activité nouvelle, et le nettoyage en est apparemment une pour ceux-là.

Monseigneur, dit-il, a besoin de manger et de boire *sur-le-champ* ; et il aura besoin de manger et de boire pendant… je ne sais pas pendant combien de temps. Cette cuisine doit être remise en ordre pour l'hiver qui arrive. Il trouve quelqu'un qui sait écrire, et dicte ses instructions. Ses yeux sont fixés sur l'employé de cuisine. Sur les doigts de sa main gauche il énumère ses ordres : vous faites ceci, puis ceci, puis troisièmement ceci. Avec sa main droite, il casse des œufs dans un bol, d'un geste sec et assuré, et entre ses doigts le blanc visqueux se détache lentement du jaune. « Quel âge a cet œuf ? Changez de fournisseur. Je veux une noix de muscade. Noix de muscade ? Safran ? » Ils le regardent comme s'il parlait chinois. Le hurlement grêle de Patch lui fait encore mal aux oreilles. Des anges poussiéreux l'observent tandis qu'il retourne d'un pas lourd dans l'entrée.

Il est déjà tard quand ils peuvent enfin proposer au cardinal d'aller se coucher dans un lit digne de ce nom. Où est son intendant ? Où est son administrateur ? À cet instant, il a réellement l'impression que Cavendish et lui sont les vieux survivants d'une campagne militaire. Il reste avec Cavendish – s'ils avaient voulu se coucher, ils n'auraient de toute manière pas trouvé de lit – et dresse la liste de ce dont ils ont besoin pour maintenir le cardinal dans un confort raisonnable ; ils ont besoin d'assiettes, sans quoi monseigneur sera contraint de manger dans des gamelles d'étain cabossées, ils ont besoin de draps, de linge de table, de bois pour le feu.

« Je vais faire venir des gens, dit-il, pour arranger les cuisines. Ils seront italiens. Ce sera violent au début, mais après trois semaines, tout fonctionnera. » Trois semaines ? Il veut faire nettoyer les cuivres par les enfants. « Pouvons-nous nous procurer des citrons ? »

Au même instant Cavendish s'enquiert : « Alors, qui sera chancelier maintenant ? »

Je me demande, songe-t-il, s'il y a des rats ici.

Cavendish poursuit : « On va rappeler Son Excellence de Canterbury ? »

Le rappeler – quinze ans après que le cardinal lui a fait perdre son poste ?

« Non, Warham est trop vieux. » Et trop entêté, trop peu enclin à assouvir les désirs du roi. « Ni le duc de Suffolk. » Car, selon lui,

Charles Brandon n'est pas plus malin que Christopher le mulet, bien qu'il soit plus doué pour se battre et fanfaronner. « Pas Suffolk, le duc de Norfolk ne l'acceptera pas.

– Et vice-versa, renchérit Cavendish. L'évêque Tunstall ?

– Non. Thomas More.

– Quoi, un laïque et un roturier ? Alors qu'il est si opposé à l'annulation du mariage du roi ? »

Il acquiesce, oui, oui, ce sera More. On sait que le roi aime confier son âme au plus offrant. Peut-être espère-t-il être sauvé de lui-même.

« Si le roi le propose – et je vois bien que, en signe de bonne volonté, il risque de le faire –, Thomas More n'acceptera certainement pas.

– Si, il acceptera.

– On parie ? » dit Cavendish.

Ils s'accordent sur les termes du pari et le scellent d'une poignée de main. Cela les aide à oublier les problèmes plus urgents, à savoir les rats et le froid, et comment entasser plusieurs centaines d'employés retenus à Westminster dans l'espace beaucoup plus restreint d'Esher. Le personnel du cardinal, si l'on inclut ses demeures principales, depuis les prêtres et les juristes jusqu'aux balayeurs et aux blanchisseuses, s'élève à environ six cents âmes. Ils s'attendent à ce que trois cents d'entre elles les rejoignent immédiatement.

« Dans la situation actuelle, nous allons devoir nous séparer d'une partie du personnel, déclare Cavendish. Mais nous n'avons pas d'argent pour régler leur salaire.

– Que je sois damné s'ils partent sans être payés ! » s'offusque-t-il, et Cavendish réplique : « Je crois que vous l'êtes déjà. Après ce que vous avez dit à propos de la relique. »

Il croise le regard de George. Ils éclatent de rire. Au moins ils ont à boire ; les caves sont pleines, et c'est une chance, remarque Cavendish, parce que nous allons en avoir besoin dans les semaines à venir.

« D'après vous, que voulait *vraiment* dire Norris ? demande George. Comment le roi peut-il penser une chose et son contraire ? Comment le cardinal peut-il être renvoyé s'il ne veut pas le renvoyer ? Comment le roi peut-il céder aux ennemis de Son Excellence ? Le roi n'est-il pas le maître de tous les ennemis ?

– On pourrait le croire.

– Ou bien est-ce *elle* ? Ça doit être ça. Il a peur d'elle, vous savez. C'est une sorcière. »

Lui réplique, ne faites pas l'enfant. Mais George persiste, si, c'est une sorcière : le duc de Norfolk l'affirme, et c'est son oncle, il doit savoir de quoi il parle.

Il est deux heures, puis trois ; il est parfois libérateur de songer qu'on n'a pas besoin d'aller se coucher pour la bonne raison qu'on n'a pas de lit. Il n'a pas besoin de songer à rentrer chez lui car il n'a plus de maison, ni de famille. Il préfère être ici à boire avec Cavendish, recroquevillé dans le coin de la grande salle d'Esher, transi et fatigué, et inquiet pour l'avenir, plutôt que de penser à sa famille et

à ce qu'il a perdu.

« Demain, dit-il, je ferai venir mes juristes de Londres et nous essaierons de déterminer quels biens il reste à Son Excellence, ce qui ne sera pas facile car ils ont emporté tous les papiers. Ses débiteurs ne seront pas enclins à payer quand ils apprendront ce qui s'est passé. Mais le roi français lui verse une pension et, si je me souviens bien, elle est toujours en retard… Peut-être aimerait-il envoyer un sac d'or, dans l'attente du retour en grâce de Son Excellence. Et vous, vous pourriez vous livrer à des pillages. »

Cavendish a les joues creuses et les yeux caves quand Cromwell l'aide à monter sur un cheval frais aux premières lueurs du jour.

« Faites-vous aider. Il n'est pas un gentilhomme dans ce royaume qui n'ait une dette envers le cardinal. »

C'est la fin octobre, le soleil est comme une pièce lancée au-dessus de l'horizon.

« Égayez-le, dit Cavendish. Faites-le parler. Faites-le parler de ce que Norris a dit…

– Allez-y. Si vous tombez sur les charbons sur lesquels saint Laurent a grillé, rapportez-les-nous, ils nous seront bien utiles.

– Oh, je vous en prie », implore Cavendish. Il a évolué depuis hier, et il est désormais capable de plaisanter sur les saints martyrs ; mais il a trop bu pendant la nuit, et rire le fait souffrir. Mais ne pas rire est également douloureux. George baisse la tête, ses yeux sont pleins de confusion, le cheval s'agite sous lui. « Comment en sommes-nous arrivés là ? demande-t-il. Monseigneur le cardinal agenouillé dans la boue. Comment est-ce arrivé ? Comment est-ce possible ?

– Du safran. Du raisin sec. Des pommes. Et des chats, rapportez-nous des chats, énormes et affamés. Mais je ne sais pas, George, où vous en trouverez. Oh, attendez ! Croyez-vous que nous puissions nous procurer des perdreaux ? »

Si nous trouvons des perdreaux, nous pourrons les découper et les braiser à table. Nous cuisinerons nous-mêmes tout ce que nous pourrons ; ainsi nous pourrons empêcher que Son Excellence ne soit empoisonnée.

II

Une histoire occulte de la Grande-Bretagne

1521-1529

Il était une fois, en des temps immémoriaux, un roi de Grèce qui avait trente-trois filles. Chacune de ces filles se révolta et assassina son mari. Se demandant comment il avait pu engendrer de telles rebelles, mais refusant de tuer la chair de sa chair, leur noble père les condamna à l'exil et les laissa dériver à bord d'un navire sans gouvernail.

Celui-ci contenait suffisamment de vivres pour six mois. À la fin de cette période, les vents et les marées les avaient poussées jusqu'aux limites du monde connu. Elles accostèrent sur une île enveloppée de brume. Comme celle-ci n'avait pas de nom, l'aînée des tueuses lui donna le sien : Albina.

Lorsqu'elles touchèrent terre, elles étaient affamées et avides d'hommes. Mais elles n'en trouvèrent aucun. L'île n'abritait que des démons.

Les trente-trois princesses s'accouplèrent avec les démons et donnèrent naissance à une race de géants, qui à leur tour s'accouplèrent avec leurs mères et engendrèrent d'autres créatures de la même espèce. Ces géants se répandirent sur tout le territoire de la Grande-Bretagne. Il n'y avait pas de prêtres, ni d'Église, ni de loi. Il n'y avait même pas moyen de savoir l'heure qu'il était.

Après huit siècles de règne, ils furent renversés par Brutus de Troie.

Brutus, l'arrière-petit-fils d'Énée, avait vu le jour en Italie ; sa mère était morte en lui donnant naissance, et il avait accidentellement tué son père d'une flèche. Après avoir fui son pays natal, il devint le meneur d'une bande d'anciens esclaves troyens avec lesquels il embarqua pour un voyage vers le nord. Les caprices des vents et des marées les menèrent jusqu'à la côte d'Albina, comme les sœurs avant eux. Lorsqu'ils touchèrent terre ils furent forcés de se battre contre les

géants menés par Gogmagog. Les géants furent vaincus et leur meneur fut jeté à la mer.

De quelque manière que vous considériez les choses, tout commence par un massacre. Brutus de Troie et ses descendants gouvernèrent jusqu'à l'arrivée des Romains. Et avant de s'appeler Lud's Town, la ville de Lud, Londres s'appelait New Troy, la Nouvelle Troie. Les Anglais étaient des Troyens.

D'aucuns prétendent que les Tudors transcendent cette histoire, aussi sanglante et diabolique soit-elle, qu'ils descendent de Brutus par la lignée de Constantin, le fils de sainte Hélène, qui était breton. Arthur, le Grand Roi de Bretagne, était le petit-fils de Constantin. On lui attribue jusqu'à trois épouses, toutes nommées Guenièvre, et son tombeau se trouve à Glastonbury. Mais vous devez comprendre qu'il n'est pas réellement mort, qu'il attend simplement l'heure de son retour.

Son bienheureux descendant, le prince Arthur d'Angleterre, naquit en l'an 1486. C'était le fils aîné d'Henri VII, le premier roi Tudor. Cet Arthur, qui épousa Catherine, princesse d'Aragon, mourut à quinze ans et fut enterré dans la cathédrale de Worcester. S'il était encore en vie, il serait roi d'Angleterre aujourd'hui. Son jeune frère Henri était censé devenir archevêque de Canterbury, et non (c'est du moins ce que nous espérons de tout cœur) s'enticher d'une femme dont le cardinal ne pense aucun bien : une femme à qui, plusieurs années avant que les ducs ne viennent le dépouiller, il sera obligé de s'intéresser ; une femme dont il devra, avant que la ruine ne s'abatte sur lui, comprendre l'histoire.

Sous chaque histoire, une autre histoire.

La femme est apparue à la cour en 1521, le jour de Noël, dansant dans une robe jaune. Elle avait, quoi, environ vingt ans. Fille du diplomate Thomas Boleyn, elle avait été élevée depuis son enfance à la cour de Bourgogne, à Malines et à Bruxelles, et plus récemment à Paris, accompagnant la suite de la reine Claude d'un joli château de la Loire à un autre. Elle parle désormais sa langue natale avec un léger accent indéfinissable, parsemant ses phrases de mots français lorsqu'elle fait mine de ne pouvoir réfléchir en anglais. Le jour de Mardi gras, elle danse au sein d'une mascarade. Les femmes sont déguisées en Vertus, et elle joue le rôle de la Persévérance. Elle danse avec grâce, mais également avec vivacité, arborant sur son visage une expression amusée, un sourire insolent, dur et impersonnel. Bientôt un cortège d'hommes insignifiants la suit ; et aussi un gentilhomme pas si insignifiant que ça. La rumeur court qu'elle va épouser Harry Percy, l'héritier du comte de Northumberland.

Le cardinal convoque son père.

« Sir Thomas Boleyn, dit-il, parlez à votre fille Anne, ou je m'en chargerai personnellement. Nous l'avons fait revenir de France pour la marier à une famille irlandaise, à l'héritier des Butler. Pourquoi tarde-t-elle ?

– Les Butler…, commence sir Thomas.

– Oui ? coupe le cardinal. Les Butler quoi ? Si ça vous pose un problème, je le réglerai. Ce que je veux savoir, c'est : est-ce vous qui avez manigancé ça ? S'acoquiner en secret avec cet imbécile de garçon ? Sir Thomas, laissez-moi être clair : je ne le tolérerai pas. Le roi ne le tolérera pas. Cela doit cesser.

– Je n'ai quasiment pas été en Angleterre ces derniers mois. Votre Excellence ne peut croire que je suis mêlé à un tel plan.

– Non ? Vous seriez surpris de savoir ce que je peux croire. Est-ce là votre meilleure excuse ? Que vous ne pouvez gouverner vos propres enfants ? »

Sir Thomas fait la grimace et écarte les mains. Il est sur le point de dire, les jeunes d'aujourd'hui… Mais le cardinal l'interrompt. Le cardinal soupçonne – et il ne s'en cache pas – que la jeune femme n'est pas tentée par la perspective du château de Kilkenny et de ses aménagements spartiates, ni par le genre de vie sociale qui l'attendra lorsque, pour les grands événements, elle devra emprunter les misérables routes de terre jusqu'à Dublin.

« Qui est-ce ? demande Boleyn. Dans le coin là-bas ? »

Le cardinal agite la main.

« Juste un de mes juristes.

– Renvoyez-le. »

Le cardinal soupire.

« Prend-il des notes de cette conversation ?

– En prenez-vous, Thomas ? lance le cardinal. Si c'est le cas, arrêtez immédiatement. »

La moitié du monde s'appelle Thomas. Par la suite, Boleyn ne saura jamais avec certitude si c'était bien lui.

« Écoutez, monseigneur », dit-il, avec des intonations de diplomate. Il est franc, c'est un homme du monde, et son sourire dit, allons Wolsey, allons, nous sommes entre hommes du monde. « Ils sont jeunes. » Il fait un geste censé illustrer sa franchise. « Elle a tapé dans l'œil de ce garçon. C'est naturel. Mais je l'ai prévenue. Elle sait que cela ne peut pas continuer. Elle connaît sa place.

– Bien, dit le cardinal, car c'est indigne d'un Percy. Je veux dire, ajoute-t-il, d'un point de vue dynastique. Je ne parle pas de ce qu'on peut faire dans une meule de foin par une chaude nuit d'été.

– Mais le jeune Percy s'entête. On lui dit d'épouser Mary Talbot, mais… » Boleyn lâche un petit rire insouciant. « Il ne veut pas épouser Mary Talbot. Il se croit libre de choisir sa femme.

– Choisir sa… ! s'étouffe le cardinal. Je n'ai jamais rien entendu de tel. Ce n'est pas un simple laboureur. C'est l'homme qui devra un jour nous indiquer la direction à suivre, et s'il ne comprend pas sa position dans le monde, alors il doit soit l'apprendre, soit y renoncer. L'alliance déjà conclue avec la fille de Shrewsbury est parfaite pour lui, et c'est moi qui l'ai conclue, avec l'accord du roi. Et laissez-moi vous dire que le comte de Shrewsbury n'apprécie pas ce genre de batifolage de la part d'un garçon qui est promis à sa fille.

– La difficulté, c'est que… » Boleyn marque une discrète pause diplomatique. « Je crois qu'Harry Percy et ma fille sont peut-être allés un peu loin.

– Quoi ? Vous êtes en train de me dire qu'il est *réellement* question d'une meule de foin par une chaude nuit d'été ? »

Il les observe dans l'ombre ; il songe que Boleyn est l'homme le plus froid et le plus doucereux qu'il ait jamais vu.

« D'après ce qu'on m'a dit, ils ont pris des engagements devant témoins. Comment revenir en arrière ? »

Le cardinal abat son poing sur la table.

« Je vais vous dire comment. Je vais faire venir son père de la frontière, et si le fils prodigue le défie, son héritage lui passera sous le nez. Le comte a d'autres fils, et des meilleurs. Et si vous ne voulez pas que l'alliance avec les Butler soit annulée, et que votre fille croupisse dans le Sussex sans la moindre chance de mariage et en vous coûtant le gîte et le couvert pour le restant de ses jours, vous oublierez ces histoires d'engagements et de témoins. Et qui sont-ils, ces témoins ? Je connais ce genre de témoins qui ne montrent jamais leur visage quand je les envoie chercher. Alors ne me parlez plus jamais de ça. Engagements. Témoins. Contrats. Pour l'amour de Dieu ! »

Boleyn continue de sourire. C'est un homme plein d'aplomb, élancé ; il doit faire appel à chaque muscle parfaitement affûté de son corps pour conserver son sourire.

« Je ne vous demande pas, poursuit Wolsey, implacable, si, pour imaginer un tel plan, vous êtes allé chercher conseil auprès de vos parents du côté Howard. Je n'ose croire que c'est avec leur accord que vous vous êtes lancé dans ce projet. Je serais désolé d'apprendre que le duc de Norfolk en était informé : oui, vraiment désolé. Alors faites en sorte que je ne l'apprenne pas, hein ? Allez demander à vos parents de *bons* conseils. Mariez votre fille aux Butler avant que ceux-ci n'apprennent que c'est une deuxième main. Ce n'est pas moi qui irai le révéler. Mais la cour, elle, parle beaucoup. »

Sir Thomas a deux taches rouge vif sur les pommettes. Il demande : « En avons-nous fini, monsieur le cardinal ?

– Oui. Partez. »

Boleyn se retourne, dans un tourbillon de soies sombres. Sont-ce des larmes de colère dans ses yeux ? La lumière est faible, mais Cromwell a une très bonne vue.

« Oh, un instant, sir Thomas… » dit le cardinal. Sa voix rebondit à travers la pièce et retient sa victime. « Sir Thomas, n'oubliez pas vos origines. La famille Percy compte en son sein, je crois, les gens les plus nobles du pays. Alors que, nonobstant la chance remarquable que vous avez eu d'épouser une Howard, les Boleyn étaient autrefois dans le commerce, n'est-ce pas ? Une personne de votre nom était maire de Londres, non ? Ou aurais-je mélangé votre lignée à celle de Boleyn plus distingués ? »

Le visage de sir Thomas est blême ; les taches rouges ont disparu de ses joues, et il s'évanouirait presque de rage.